

# FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Dix-Huitième







Année 1907

# FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Dix-Huitième



IMPRIMERIE DU FIGARO ILLUSTRÉ

26, RUE DROUOT, 26

PARIS

Ayuntamiento de Madrid



Année 1907

# FIGARO ILLUSTRÉ

Paris 1907





# TABLE DES MATIERES

## JANVIER

N° 202		Pages
<i>Le Conte du Coq</i> , poème inédit de Georges Docquois . . . . .		1
Décor de Lucien MÉTIVET.		
<i>Mœurs Militaires au Maroc</i> . . . . .		7
Texte et dessins inédits de M. Maurice ROMBERG.		
<i>L'Éventail au temps de la Régence</i> , (1715-1723). par		
L. ROGER-MILÈS . . . . .		13
<i>La Fée des Beaux-Artours</i> , conte inédit de Pierre SOULAINÉ . . . . .		17
Images de Jean LEFORT.		

### COUVERTURE :

*Lili*, tableau de A. BELLEROCHÉ.

### HORS TEXTE :

*Matin froid dans le parc*, tableau de STENGELIN  
*Éventail Régence*.

*Proverbes du mois de janvier*, dessins inédits de George DELAV

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Prédications*, par PIERRE OU PAUL.  
*Causerie médicale*, par le Dr SYMARN.  
*Les Beaux-Arts*, par L. ROGER-MILÈS.  
*Les Théâtres*, par Charles DUMAS.  
*Les Livres*, par Le Liseur.

## FÉVRIER

N° 203		
<i>L'Orient Artistique : Fausto Zonaro, Peintre de S. M. I. Le Sultan</i> par		
Adolphe THALASSO . . . . .		21
Illustrations de FAUSTO ZONARO.		
<i>Simplex</i> , nouvelle inédite d'Eugène DELARD . . . . .		33
Illustrations de L. G. CARRÉ.		
<i>La Bête</i> , nouvelle inédite de Charles DERENNES . . . . .		37
Illustrations de G. NICOLET.		

### COUVERTURE :

*Accords Orientaux*, pastel de F. ZONARO.

### HORS TEXTE :

*Le Joueur de Flûte*, pastel de F. ZONARO.  
*Groupe de Derviches hurlleurs Ruffai*, pastel de F. ZONARO.  
*La Porte de Suresnes*, tableau de Pierre VAUTHIER.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Eloge du Music-Hall* par PIERRE OU PAUL.  
*Les Beaux-Arts* par L. ROGER-MILÈS.  
*Les Livres*, par Le Liseur.  
*Les Théâtres*, par Charles DUMAS

### ILLUSTRATIONS :

*Le Pont de Villeneuve-sur-Yonne* (effet de soleil), *Premières Feuilles* (soleil d'avril), *Les arbres en fleurs à Villeneuve-sur-Yonne*, tableaux de PICABIA.

## MARS

N° 204		
<i>Soir de Première</i> , nouvelle inédite de Marc VARENNE . . . . .		41
Illustrations de Jean LEFORT.		
<i>Le Printemps au Village</i> , images de Alfred M. LE PETIT . . . . .		45
racontées par un Bourgeois de Paris.		
<i>Je respire où tu palpites</i> , mélodie inédite, poésie de VICTOR HUGO,		
musique de L. de CAMONIO. . . . .		49
<i>L'Éventail au temps de Louis XV</i> par L. ROGER-MILÈS . . . . .		51
<i>Les Cendres</i> , nouvelle inédite de Georges LECOMTE . . . . .		55
Illustrations de J. G. BESSON.		

### COUVERTURE :

*Christania*, tableau de Fritz THAULOW.

### HORS TEXTE :

*Harmonie Blonde*, tableau de M<sup>lle</sup> C. H. DUFAY  
*Éventail Louis XV*.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Reines de Carnaval*, par PIERRE OU PAUL.  
*Les Beaux-Arts*, par L. ROGER-MILÈS.  
*Les Livres*, par Le Liseur.  
*Le mois Automobile*, par Frantz REICHEL.  
*Les Théâtres*, par Ch. DUMAS.

### ILLUSTRATIONS :

*Le quai du Rosaire à Bruges*, tableau de P. Franc LAMY.

## AVRIL

Numéro spécial (205)		
<i>Londres</i> , par J. COUDURIER . . . . .		61
Illustrations de M. M. l'OPINI, FLETCHER et HOUBRON.		
<i>Londres il y a quarante ans</i> par Emile de LABÉDOLLIÈRE, illustré		
de croquis de GAVARNI. . . . .		

### COUVERTURE :

*La sortie du Théâtre*, aquarelle de A. POPINI.

### HORS TEXTE :

*Tottenham Court Road*, tableau de M. HOUBRON.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Diners Parisiens*, par PIERRE OU PAUL.  
*Les Théâtres*, par Charles DUMAS.  
*Les Livres*, par Le Liseur.

### ILLUSTRATIONS :

*Le Pont-aux-Changé*, eau-forte de Ch. MERYON.  
*L'Abside de Notre-Dame*, eau-forte de Ch. MERYON.

## MAI

Numéro spécial (206)		
<i>Les Salons de 1907</i> , texte de L. ROGER-MILÈS. . . . .		81
Reproductions d'œuvres d'Artistes de la Société des Artistes Français		
et de la Société Nationale des Beaux-Arts		
Société des Artistes Français :		

ADLER.	DEUTSCH.	MAILLAUD.
BAIL (Joseph).	DEVAMBEZ.	MANCEAUX.
BENOIT-LÉVY.	DIÉTERLE (M <sup>me</sup> ).	MATIGNON.
BERTHÉLEMY.	ENDERS.	MOROT (Aimé).
P. BERTRAND.	FLAMENG.	NAVELLIER.
BONNAT.	CONSUELO FOULD (M <sup>me</sup> ).	NUMA-GILLET.
CABIÉ.	FOUQUERAY.	PICABIA.
CALBET.	FRANC LAMY.	ROCHEGRASSE.
CAMERON (M <sup>lle</sup> ).	GAGNEAU.	ROULLET.
A. de CARRIÉ (M <sup>me</sup> ).	GUAY.	SEGOFFIN.
CHARTRAN.	GUILLEMET.	SOUZA-PINTO.
CHECA.	JACQUET.	TARDIEU.
CLAIRIN.	LANDAU.	VAUTHIER.
CLARA.	LAURENS (J. P.).	VILA Y PRADÈS.
COMERRE.	LEFORT.	WEISZ.
DEBIENNE (M <sup>lle</sup> ).	LÉVIS.	M <sup>se</sup> de WENTWORTH.
DELOY.	LIARDO.	

### Société Nationale des Beaux-Arts :

AMAN-JEAN.	DAGNAUX.	LESSEPS (de).
ANQUETIN.	DAVID-NILLET.	LHERMITTE.
ARONSON.	DUBUFE.	MADÉLINE.
AUBURTIN.	ENGEL.	MÉNARD.
BELLERY-DESFONTAINES.	GANESCO.	MESLÉ.
BELON.	GARRIDO.	MOREAU-NÉLATON.
BÉRAUD.	GERVEX.	OSTERLIND.
BERTON (Armand).	GILLOT.	RAFFAELLI.
BONNENCONTRE.	GIRARDO.	RAME.
CARO-DELVAILLE.	GUMERY.	ROLL (Alf-Ph.).
CAROLUS-DURAN.	HOCHARD.	ROLL (Marcel).
CHABANIAN.	M <sup>lle</sup> LANDAU.	SAINT-MARCEAUX (R. de)
COLIN (Gustave).	LEBASQUE.	STENGELIN.
COTTET.	LEPÈRE.	THAULOW.
COURTOIS.	LE SIDANER.	WEERTS.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Doit-on peindre*, par PIERRE OU PAUL.  
*Chronique musicale*, par Ch. D. et René LARA.  
*Les Théâtres*, par Charles DUMAS.  
*Les Livres*, par Le Liseur.

### ILLUSTRATIONS :

*Portrait de Serge Koussevitzky*.

## JUIN

N° 207		
<i>Les grandes affiches</i> , dialogue inédit de Claude Berton . . . . .		101
Dessins de Lucien MÉTIVET.		
<i>A propos d'une Exposition</i> , Notes brèves sur CHARDIN et FRAGONARD,		
par L. ROGER-MILÈS . . . . .		105
Illustrées de reproductions de Tableaux des deux maîtres :		
<i>La Coquette</i> , par FRAGONARD; <i>Etude pour l'amant couronné</i> ,		
par FRAGONARD; <i>La Réveuse</i> , par FRAGONARD; <i>Le Volant</i> ,		
tableau de CHARDIN; <i>Les Osselets</i> , tableau de CHARDIN; <i>Ruines</i>		
<i>du Temple de Vesta</i> , à Tivoli, dessin de FRAGONARD; <i>La</i>		
<i>Sermette</i> , tableau de CHARDIN; <i>La Charmeuse</i> , tableau de		
CHARDIN; <i>Femme revenant du marché</i> , tableau de CHARDIN;		
<i>La Leçon de Lecture</i> , tableau de CHARDIN; <i>Jupiter et Danaë</i> ,		
dessin de FRAGONARD.		
<i>A une jeune Arabe qui fumait le narguilé dans les jardins d'Alep</i>		
Mélodie inédite, poésie de LAMARTINE, musique de Stanislas		
PILINSKI. . . . .		108
<i>Nos Belles Aïeules : La bonne Mabeut Duchesse de Normandie et reine</i>		
<i>d'Angleterre, femme de Guillaume le Conquérant</i> , par Suzanne		
TURGIS. . . . .		110
Illustration documentaire: <i>La Reine Mabeut et le roi Guillaume</i> ,		
(XVI <sup>e</sup> siècle), fragment de la Tapisserie de Bayeux; <i>La Porte</i>		
<i>et le Donjon de l'Abbaye de Trinité</i> d'après un dessin au crayon		
de LE NOURRICHEL; <i>Le Château de Falaise</i> (où naquit		
Guillaume) d'après LE TOUZÉ; <i>Les tribunes de l'Eglise</i>		
<i>Sainte-Trinité avant la Restauration</i> , d'après JOLIMONT;		
<i>La Crypte de l'Eglise Sainte-Trinité avant la Restauration</i> , d'après		
JOLIMONT.		
<i>Au Village : quelques types</i> , images de A. M. LE PETIT, racontées		117
par un Bourgeois de Paris.		
<i>Le musée d'un chef de la sureté</i> , par G. GORON. . . . .		121
Dessins de Paul DESTÉZ.		

### COUVERTURE

*La Récurveuse*, tableau de CHARDIN.



## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Les Jeux de hasard ou la douceur d'espérer*, par PIERRE ou PAUL.  
*Chronique musicale*, par Ch. D.  
*Les Livres*, par Le Liseur.  
*Chronique sportive*, par Ch. A. BERTRAND.

### JUILLET

Numéro Spécial (208)

*Berlin*, par Charles BONNEFON . . . . . 125  
 Illustrations de M. COSCHELL.

#### COUVERTURE :

*L'Opéra Royal par un temps de neige*, tableau de M. COSCHELL.

#### HORS TEXTE :

*Friedrichstrasse au coin de Georgenstrasse*, tableau de M. COSCHELL.  
*Intérieur aristocratique*, tableau de M. COSCHELL.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Autour de l'Opéra-Comique*, par PIERRE ou PAUL.  
*Les Théâtres*, par Charles DUMAS.  
*Les Livres*, par Le Liseur.  
*Chronique musicale*, par Ch. D.  
*Chronique sportive*, par Ch. A. BERTRAND.

#### ILLUSTRATIONS :

*La comédie Royale ; La Cathédrale ; Le musée Royal ; L'université ; Place du Château ; L'allée de la Victoire ; Porte de Brandebourg ; Unter den Linden ; Le marché aux gendarmes ; Le Reichstag ; Compositeur d'Opérettes (ZEPLER) au piano dans un cabaret ; un maître de la critique d'avant-garde : Alfred KERR ; un directeur de Théâtre : Martin Zickel.*  
*Roméo et Juliette*, groupe marbre par M. H. Aug. Carli (Salon de 1907. Société des Artistes Français.)  
*Le Stand de Darracq à l'exposition coloniale de Vincennes*

### AOUT

Numéro Spécial (209)

*Léon Lhermitte*, par L. ROGER-MILÈS . . . . .  
 Illustré de nombreuses reproductions d'œuvres du Maître.

#### COUVERTURE :

*Les Halles*, tableau de L. LHERMITTE.  
 (Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris)

#### HORS TEXTE :

*La paie des moissonneurs*, tableau de L. LHERMITTE.  
 (Musée du Luxembourg).  
*Berger et son troupeau près d'un moulin*, pastel de L. LHERMITTE.  
 Salon de 1907.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*De l'utilité des Vacances*, par PIERRE ou PAUL.  
*Chronique Sud-Américaine*, par Eugenio GARZON.  
*Les Livres*, par Le Liseur.  
*Chronique sportive*, par Ch. A. BERTRAND.

#### ILLUSTRATIONS :

*Combat de San Lorenzo*, d'après le tableau du peintre argentin Fernandez VILLANUEVA ; *Portrait du Général José de San Martín*.  
*Nazzaro*, gagnant du Grand Prix de l'A. C. F. sur voiture F. I. A. T.  
*La voiture Darracq conduite par de Langhe*.

### SEPTEMBRE

N° 210

*Une passion échevelée*, par A. J. DALSÈME . . . . . 165  
 Illustrations de Louis TRINQUIER.

*Au congrès de la Haye : Les délégués Sud-Américains*, par Eugenio GARZON, illustré des portraits des délégués, et d'un dessin de P. FRANC LAMY : *L'Amérique latine pour L'Humanité* . . . . . 169

*L'Eventail au XVII<sup>e</sup> Siècle*, par L. ROGER-MILÈS. . . . . 174  
*Le berger et le Haiduck*, par Hélène VACARESCO. . . . . 177  
 Illustrations de N. GROPEANO.

*La rançon du bonheur*, nouvelle inédite de Jean MARTHY . . . . 181  
 Illustrations de LOBEL-RICHE.

#### COUVERTURE :

*Vénitienne*, peinture et décor de Nico JUNGMAN.

#### HORS TEXTE :

*Eventails*, reproductions en couleur.  
*Soir au bord du lac*, pastel de M. E. VAVASSEUR.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Feuilles de vacances*, par PIERRE ou PAUL.

Pages

*Les Livres*, par Le Liseur.

*Chronique Sud-Américaine ; l'Indépendance du Brésil :*

*Le cri de Ipiranga*, par Eugenio GARZON.

*Chronique sportive* par Ch.-A. BERTRAND.

#### ILLUSTRATIONS :

*Portraits de l'Empereur Dom Pedro I du Brésil et de José Bonifacio de Andrada e Silva.*

### OCTOBRE

Numéro Spécial (211)

*Meissonier*, par L. ROGER-MILÈS . . . . . 185  
 Illustré de nombreuses reproductions d'œuvres du Maître.

#### COUVERTURE :

*Etude pour le 1807*, par MEISSONIER.

#### HORS TEXTE :

*Le graveur à l'eau-forte*, par MEISSONIER.  
*Les ordonnances*, par MEISSONIER.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*La pièce qu'il faut faire*, par PIERRE ou PAUL.  
*Quelques croquis d'un amateur : Théodore de Grave*, par L. ROGER-MILÈS.  
*Les Livres*, par Le Liseur.  
*Chronique sportive*, par Ch. A. BERTRAND.

### NOVEMBRE

N° 212

*Au Sahara Marocain, journal d'un peintre (feuillets inédits)*. Texte et illustrations de Gabriel DÉNEUX . . . . . 205  
*Histoire de voleur*, nouvelle inédite de Pierre VALDAGNE . . . . . 211  
 Illustrations de Jean LEFORT.

*La République du Brésil*, par Eugenio GARZON. . . . . 216  
 Illustré de portraits (photographies).

*La Forlani*, nouvelle inédite de Maurice CHASSANG . . . . . 221  
 Illustrations de Lucien MÉTIVET.

#### COUVERTURE :

*Jane Countess of Harrington, Lord Viscount Petersham and the Honorable Lincoln Stanhope*. Gravure en couleurs de BARTOLOZZI, d'après REYNOLDS. (Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale).

#### HORS TEXTE :

*Notre-Dame de Paris vue du quai Saint-Michel (hiver)* tableau de A. Lebourg  
*Un coin du vieux Paris : La Cour de Roban*, peinture de G. Houbbron.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*Un homme heureux*, par PIERRE ou PAUL.

*Les Théâtres*, par Charles DUMAS.

*Les Livres*, par Le Liseur.

*La Comtesse de Sellon*, par L. de FISCHER.

*Chronique sportive*, par Ch. A. BERTRAND.

### DÉCEMBRE

N° 213

*Comptes de Noël et du Jour de l'An*, par Emmanuel ARÈNE . . . . . 225  
 Illustrations de Paul DESTÈZ.

*Avant la nuit et La Menace*, vers inédits de Léon DIERX. . . . . 229  
 Décor de J. LEFORT.

*Les amoureux de la Princesse Mimi*, conte de Jules LEMAITRE . . . 231  
 Illustrations de LOBEL-RICHE.

*Petite rapsodie bretonne*, musique inédite de Charles TOURNEMIRE. 235  
*Les contes de ma grand'mère : Le galant ridicule*, nouvelle inédite de Paul ACKER. . . . . 237  
 Illustrations de José ENGEL.

*Nos belles Aïeules : Marie-Anne de Chateauneuf, dite M<sup>lle</sup> Duclos, comédienne du Roi, (1672-1748)*, par Suzanne TURGIS. . . . . 241

#### COUVERTURE :

*Portrait de Miss Gore*, par George ROMNEY.

#### HORS TEXTE :

*Portrait de M<sup>rs</sup> Chinnery*, par M<sup>me</sup> VIGÉE-LEBRUN.

*Le petit pont*, par F. BOUCHER.

*Le moulin à eau*, par F. BOUCHER.

*Reischoffen*, par JOHN-LEWIS BROWN.

*Milton en visite chez Galilée à Florence*, par Tito LESSI.

## LES CHRONIQUES DU MOIS :

*L'échéance*, par PIERRE ou PAUL.

*Les Théâtres*, par Charles DUMAS.

*Chronique sportive*, par Ch. A. BERTRAND.

*Chronique musicale*, par Ch. D.

*Les Livres*, par Le Liseur.



# NOMS DES AUTEURS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

	Numéros
ACKER. — (Paul). <i>Les contes de ma Grand'mère : Le Galant ridicule.</i>	213
ADLER. — <i>Soir de Fête</i> (Les Salons).	206
AMAN-JEAN. — <i>Miss Ella C...</i> (Les Salons).	206
ARÈNE (Emmanuel). — <i>Comptes de Noël et du Jour de l'An</i>	213
ARONSON. — <i>Aux Innocents</i> (fragment) (Les Salons)	206
— <i>Silésienne</i> (Les Salons).	206
AUBURTIN. — <i>La Forêt et la Mer</i> (Les Salons).	206
ANQUETIN. — <i>Portrait de M<sup>me</sup> Mégard</i> (Les Salons).	206
BAIL. (J.). — <i>Coin de lingerie chez les Dames hospitalières de l'hospice de Beaune</i> (Les Salons).	206
BARTOLOZZI. — <i>Jane Countess of Harrington, Lord Viscount Petersham and the Honorable Lincoln Stanhope</i> , gravure en couleurs, d'après Reynolds ( <i>Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale</i> ) (Couverture).	213
BELLEROÛCHE (A.). — <i>Lili</i> (Tableau) (Couverture).	202
BELLERY-DESFONTAINES. — <i>Entre Amis</i> (Les Salons).	206
BELON (J.). — <i>Le Café des Mentons bleus</i> (Les Salons).	206
BENOIT-LÉVY. — <i>Les Vieux</i> (Hollande) (Les Salons).	206
BÉRAUD (J.). — <i>Les Abonnés</i> (Les Salons).	206
BERTHÉLEMY. — <i>Tourmente du Sud-Ouest : Bateau de pêche demandant du secours</i> (Les Salons).	206
BERTON (A.). — <i>Femme nue</i> (Etude) (Les Salons).	206
BERTON (Claude). — <i>Les Grandes Affiches</i> (Dialogue inédit).	207
BERTRAND (Ch. A.). — <i>Chronique Sportive</i>	207
—	208
—	209
—	210
—	211
—	212
—	213
BERTRAND (Paulin). — <i>L'Etang</i> (Les Salons).	206
BESSON (J.-G.). — <i>Les Cendres</i> (illustrations).	204
BONNAT. (L.). — <i>Portrait de M. Fallières, Président de la République</i> (Les Salons).	206
BOURGEOIS DE PARIS (Un). — <i>Le Printemps au Village</i> .	204
— <i>Au Village : quelques types</i> .	207
BONNEFON (Ch.). — <i>Berlin</i>	208
BONNENCONTRE. — <i>Faunes et Bacchantes</i> (Les Salons).	206
— <i>Portrait de M<sup>me</sup> Sylva dans Carmen</i> (Les Salons).	206
CABIÉ (L.). — <i>Le Chêne vert</i> (Les Salons).	206
CALBET. — <i>Le sommeil de Manon</i> (Les Salons).	206
CAMERON (M <sup>lle</sup> ). — <i>Les Joueurs</i> (Les Salons).	206
CAMONDO (I. DE). — <i>« Je respire où tu palpites »</i> (Mélodie inédite).	204
CARLI (H.-Aug.). — <i>Roméo et Juliette</i> (groupe en marbre) (Salon de 1907. Société des Artistes français).	208
CARO-DELVAILLE. — <i>La Brune au miroir</i> (Les Salons).	206
CAROLUS-DURAN. — <i>Portrait de M<sup>lle</sup> G. F.</i> (Les Salons).	206
CARRÉ (L. G.). — <i>Simplice</i> (illustrations).	203
CARRIÉ (M <sup>me</sup> Anna DE). — <i>Sans pain, sans asile</i> (Les Salons).	206
CHABANIAN. — <i>Derniers Rayons</i> (Les Salons).	206
CHARDIN. — <i>La Récureuse</i> (Tableau) (Couverture)	207
— <i>Le Volant</i> (Tableau).	207
— <i>Les Osselets</i> (Tableau).	207
— <i>La Serinette</i> (Tableau).	207
— <i>Femmes revenant du marché</i> (Tableau).	207
— <i>La leçon de lecture</i> (Tableau).	207
CHARTRAN. — <i>Portrait de M<sup>me</sup> F.</i> (Les Salons).	206
CHASSANG (Maurice). — <i>La Forlani</i> (Nouvelle inédite).	213
CHECA. — <i>La Halle</i> (Les Salons).	206
CLAIRIN. — <i>Fantasia au Maroc</i> (Les Salons).	206
CLARA. — <i>Amé et matière</i> (Les Salons).	206
COLIN (Gustave). — <i>Portrait de M<sup>lle</sup> M. W.</i> (Les Salons).	206
COMERRE. — <i>Pluie d'or</i> (Les Salons).	206
COUDURIER (J.). — <i>Londres</i>	205
COURTOIS (G.). — <i>Aux lacs Italiens</i> (Les Salons).	206
COSCHELL. — <i>Berlin</i> (Illustrations)	203
— <i>Friedrichstrasse au coin de Georgenstrasse</i> (Hors texte).	208
— <i>Intérieur aristocratique</i> (Hors texte).	208
— <i>L'Opéra royal par un temps de neige</i> (Couverture)	208
COTTET. — <i>Crepuscule</i> (d'après Fraülen N. F.) (Les Salons).	206
DAGNAUX. — <i>Baufs à l'abreuvoir</i> (Les Salons).	206
DALSÈME (A. J.). — <i>Une passion échevelée</i> (nouvelle inédite).	210
DAVID-NILLET. — <i>Vieux Souvenirs</i> (Les Salons).	206
DEBIENNE (M <sup>lle</sup> ). — <i>Eveil à la vie</i> (statue plâtre) (Les Salons).	206
DELARD (Eugène). — <i>Simplice</i> (Nouvelle inédite)	208
DELAU (George). — <i>Proverbes du mois de Janvier</i> (dessins inédits. Hors texte).	202
DELOY. — <i>Vue du port de Cannes</i> (Les Salons).	206
DÈNEUX (Gabriel). — <i>Au Sahara Marocain : Journal d'un peintre, feuillets inédits</i> (texte et illustrations)	212
DERENNES (Ch.). — <i>La Bête</i> (nouvelle inédite).	203
DEUTSCH. — <i>Le Maître</i> (Les Salons).	206
DESTÉZ (Paul). — <i>Le Musée d'un Chef de la Sûreté</i> (Dessins).	207
DIERX (Léon). — <i>Avant la nuit. — La menace</i> (vers inédits).	213
DEVAMBEZ. — <i>La Fête place Pigalle</i> (Les Salons).	206
DIÉTERLE (M <sup>me</sup> ). — <i>Sortie du troupeau</i> (Les Salons).	206
DOUQUOIS (Georges). — <i>Le Conte du Coq</i> (Poème inédit).	202
DUMAS (Ch.). — <i>Les Théâtres</i> .	202
—	203
—	204
—	205

	Numéros
DUMAS (Ch.). — <i>Les Théâtres</i> .	208
—	212
—	213
— <i>Chronique Musicale</i> .	206
—	207
—	208
—	213
DUBUFE. (G.). — <i>Printemps</i> (Les Salons)	206
DUFAU (M <sup>lle</sup> C.-H.). — <i>Harmonie blonde</i> (Hors texte).	204
ENDERS. (J.). — <i>Romainville</i> (1830) (Les Salons).	206
ENGEL (J.). — <i>Les Trimardeurs</i> (Les Salons).	206
FLAMENG. — <i>Soir de Mai. (Portrait de M<sup>lle</sup> F. F.)</i> (Les Salons).	205
FLETCHER. (F.). — <i>Londres</i> (illustrations).	205
FOULD (M <sup>me</sup> Consuelo). — <i>La Danse du paon aux pays Khmers</i> (Les Salons)	206
FOUQUERAY. — <i>Le Ça-ira au combat du Cap Noli</i> (Les Salons).	206
FRAGONARD. — <i>La Coquette</i>	207
— <i>Etude pour l'amant couronné</i>	207
— <i>La Réveuse</i> .	207
— <i>Ruines du temple de Vesta à Tivoli</i> (dessin).	207
— <i>Jupiter et Danaë</i> .	207
FRANC LAMY (P.). — <i>Le Quai du Rosaire à Bruges</i>	204
— <i>Le pont « Dei Tolentini » à Venise</i> (Les Salons)	206
— <i>L'Amérique latine pour l'Humanité</i> (dessin).	210
GAGNEAU. — <i>Les Feux de la St-Jean</i> (Les Salons).	205
GANESCO. — <i>Contre le Vent</i> (cire) (Les Salons).	206
GARRIDO. — <i>La Petite bonne</i> (Les Salons)	205
GAVARNI. — <i>Londres il y a quarante ans</i> , croquis extraits du livre de E. de LABEDOLLIÈRE : <i>Londres et les Anglais</i>	205
GARZON (Eugenio). — <i>Chronique Sud-Américaine</i> .	209
— <i>L'Indépendance du Brésil : Le cri de Ipiranga</i>	210
— <i>Au Congrès de la Haye : Les délégués Sud-Américains</i>	210
— <i>La République du Brésil</i>	213
GERVEX. — <i>La Naissance de Vénus</i> (Les Salons).	206
GILLET (Numa). — <i>Au pays de Bretagne</i> (Les Salons).	206
GILLOT. — <i>Rouen moderne : les fumées</i> (Les Salons)	206
GIRARDOT (L. A.). — <i>L'heure du Mcoghreb</i> (Les Salons).	206
GORON (G.). — <i>Le Musée d'un Chef de la Sûreté</i>	207
GROPÉANO. — <i>Le Berger et le Haiduck</i> (illustrations).	210
GUAY. — <i>Portrait de M. Berteaux et de sa petite fille</i> (Les Salons).	206
GUILLEMET. — <i>Equihen</i> (Palais-de-Calais) (Les Salons).	206
GUMERY. — <i>Etude de jeune fille</i> (Les Salons).	206
HOCHARD. — <i>La dame au châte</i> (Les Salons).	206
HOUBRON. (G.). — <i>Tottenham Court Road</i> (tableau) (Hors texte).	206
— <i>Un Coin du Vieux Paris : la cour de Rohan</i> (Hors texte).	213
JACQUET (G.). — <i>La Vieillesse</i> (Les Salons).	206
JOLIMONT. — <i>Les Tribunes de l'Eglise Sainte Trinité, avant la Restauration</i>	207
— <i>La Crypte de l'Eglise Sainte-Trinité, avant la Restauration</i>	207
JUNGMANN (Nico). — <i>Vénitienne</i> (peinture et décor) (Couverture)	210
LABÉDOLLIÈRE (Emile de). — <i>Londres il y a quarante ans</i> .	205
LAMARTINE. — <i>A une jeune Arabe qui fumait le narguilé dans les jardins d'Alep</i> (Poésie).	207
LANDAU (M <sup>lle</sup> ). — <i>Le Modèle</i> (pastel) (Les Salons).	206
LANDAU. — <i>Pour les marins perdus</i> (Les Salons).	206
LARA (René). — <i>Chronique Musicale</i> .	206
LAURENS (J.-P.). — <i>Pietro</i> (Les Salons).	206
LEBASQUE. — <i>Après le bain</i> (Les Salons).	206
LEBOURG (A.). — <i>Notre Dame de Paris vue du quai St-Michel</i> (Hiver) (Hors texte)	213
LECOMTE. (G.). — <i>Les Cendres</i> (nouvelle inédite).	204
LEFORT (Jean). — <i>La Fée des Beaux-Ajours</i> (illustrations).	202
— <i>Soir de Première</i> (illustrations).	204
— <i>Les Magasins du Louvre (la porte Marengo)</i> (Les Salons)	206
— <i>Histoire de Voleur</i> (illustrations)	212
— <i>Avant la nuit. La Menace</i> (décor).	213
LEMAITRE (J.). — <i>Les amoureux de la Princesse Mimi</i> (conte).	213
LEPÈRE. — <i>L'entrée du port de la Meule</i> (Les Salons).	206
LE PETIT (Alfred M.). — <i>Le Printemps au village</i> (images).	204
— <i>Au Village : quelques types</i> (images).	207
LE SIDANER. — <i>La Sérénade</i> (Les Salons).	206
LESSEPS (DE). — <i>Chinette</i> (Les Salons).	206
LÉVIS. — <i>Vieux Village, pays Wallon</i> (Les Salons).	206
LHERMITTE (Léon). — <i>Reproduction en noir et en couleurs de nombreux tableaux et dessins</i> .	209
— <i>La paie des moissonneurs</i> (Musée du Luxembourg) (Hors texte).	209
— <i>Berger et son troupeau près d'un moulin</i> (pastel) (Salon 1907) (Hors texte).	209
— <i>Les Halles</i> (Musée des Beaux-Arts et de la Ville de Paris).	209
— <i>Moisson près du moulin</i> (Couverture) (Les Salons).	206
LIARDO. — <i>Portrait de M. Jules Cardane</i> (buste bronze) (Les Salons).	206
LISEUR (Le). — <i>Les Livres</i> .	202
—	203



	Numéros
LISEUR (Le). — <i>Les Livres</i> . . . . .	204
— — — — —	205
— — — — —	206
— — — — —	207
— — — — —	208
— — — — —	209
— — — — —	210
— — — — —	211
— — — — —	212
— — — — —	213
LOBEL-RICHE. — <i>La Rançon du Bonheur</i> (illustrations). . . . .	210
— — — — — <i>Les Amoureux de la Princesse Mimi</i> (illustrations)	213
MADÉLINE (P.). — <i>Les Bucherons</i> (Les Salons). . . . .	206
MAILLAUD. — <i>Foire de la Madeleine à Argenton-sur-Creuse</i> (Les Salons) . . . . .	206
MANCEAU. — <i>Lazare</i> (Les Salons) . . . . .	206
MARTHY (Jean). — <i>La Rançon du Bonheur</i> (nouvelle inédite). . . . .	210
MATIGNON. — <i>L'heure tendre</i> (Les Salons). . . . .	206
MÉNARD. — <i>Le jugement de Paris</i> (Les Salons). . . . .	206
MERYON (Ch.). — <i>Le Pont aux Change</i> (Eau-forte). . . . .	205
— — — — — <i>L'Abside de Notre-Dame</i> (Eau-forte) . . . . .	205
MESLÉ. — <i>Lever de lune à Vaux</i> (Les Salons). . . . .	206
MÉTIVET (Lucien). — <i>Le conte du Coq</i> (décor). . . . .	202
— — — — — <i>Les Grandes affiches</i> (dessins). . . . .	207
— — — — — <i>La Forlani</i> (illustrations) . . . . .	213
MOREAU-NÉLATON. — <i>Le Départ</i> (Les Salons). . . . .	206
MOROT (Aimé). — <i>Rex</i> (Les Salons). . . . .	206
NAVELLIER. — <i>Ane brayant</i> (statue bronze) (Les Salons) . . . . .	206
NICOLLET (G.). — <i>La Bête</i> (illustrations) . . . . .	203
NOURRICHEL (Le). — <i>La Porte et le Donjon de l'abbaye de Trinité</i> (dessin). . . . .	207
OSTERLIND (Allan). — <i>Portrait de M<sup>lle</sup> X...</i> (pastel) (Les Salons). . . . .	206
PICABIA. — <i>Le Pont de Villeneuve-sur-Yonne</i> (Effet de soleil) . . . . .	209
— — — — — <i>Premières feuilles</i> (soleil d'avril). . . . .	203
— — — — — <i>Les Arbres en fleurs à Villeneuve-sur-Yonne</i> . . . . .	203
— — — — — <i>Port de mer dans Midi</i> (Les Salons). . . . .	206
PIERRE OU PAUL. — <i>Prédications</i> . . . . .	202
— — — — — <i>Eloge du Music-Hall</i> . . . . .	203
— — — — — <i>Reines de Carnaval</i> . . . . .	204
— — — — — <i>Diners Parisiens</i> . . . . .	205
— — — — — <i>Doit-on peindre</i> . . . . .	206
— — — — — <i>Les Jeux de hasard ou la douceur d'espérer</i> . . . . .	207
— — — — — <i>Autour de l'Opéra-Comique</i> . . . . .	208
— — — — — <i>De l'utilité des vacances</i> . . . . .	209
— — — — — <i>Feuillets de vacances</i> . . . . .	210
— — — — — <i>La Pièce qu'il faut faire</i> . . . . .	211
— — — — — <i>Un homme heureux</i> . . . . .	212
— — — — — <i>L'Ecbéance</i> . . . . .	213
PILINSKI (Stanislas). — <i>A une jeune Arabe qui fumait le narguilé</i> <i>dans les jardins d'Alep</i> (mélodie inédite) . . . . .	207
POPINI (A.). — <i>La sortie du Théâtre</i> (aquarelle) (Couverture). . . . .	205
— — — — — <i>Londres</i> (illustrations) . . . . .	205
RAFFAELLI. — <i>L'Automne de la vie</i> (Les Salons). . . . .	206
— — — — — <i>Boulevard des Capucines</i> (Les Salons). . . . .	206
RAME. — <i>Dans la plaine</i> (Normandie) (Les Salons). . . . .	206
REICHEL (Frantz). — <i>Le mois Automobile</i> . . . . .	204

	Numéros
ROCHEGROSSE (G.). — <i>Le bain de l'Impératrice Théodora</i> (Les Salons). . . . .	206
ROGER-MILÈS (L.). — <i>Les Beaux-Arts</i> . . . . .	202
— — — — —	203
ROGER-MILÈS (L.). — <i>Les Beaux-Arts</i> . . . . .	204
— — — — — <i>L'Eventail au temps de la Régence</i> (1715-1723). . . . .	202
— — — — — <i>L'Eventail à l'époque de Louis XV</i> . . . . .	204
— — — — — <i>Les Salons de 1907</i> . . . . .	206
— — — — — <i>A propos d'une Exposition</i> (notes brèves sur <i>Chardin et Fragonard</i> ) . . . . .	207
— — — — — <i>Léon Lhermitte</i> . . . . .	209
— — — — — <i>Chroniques du mois : Quelques croquis d'un</i> <i>amateur</i> (Théodore de Grave). . . . .	211
— — — — — <i>Meissonier</i> . . . . .	211
— — — — — <i>L'Eventail</i> (XVII <sup>e</sup> siècle). . . . .	210
ROLL (A. Ph.). — <i>Caresse de Soleil</i> (Les Salons). . . . .	206
ROLL (M.). — <i>Repos</i> (Les Salons). . . . .	206
ROMBERG (Maurice). — <i>Mœurs militaires au Maroc</i> (texte et dessins inédits). . . . .	202
ROULLET. — <i>Sortie du port</i> (Hollande) (Les Salons). . . . .	206
SAINT-MARCEAUX (R. DE). — <i>Sur le chemin de la vie</i> (statue marbre) (Les Salons) . . . . .	206
SÉGOFFIN. — <i>Buste de Felix Ziem</i> (Les Salons). . . . .	206
SOULAINÉ (Pierre). — <i>La Fée des Beaux-Arts</i> (conte inédit). . . . .	202
SOUZA-PINTO. — <i>Le baquet de bleu</i> (Les Salons). . . . .	206
STENGELIN. — <i>Matin froid dans le parc</i> (tableau) (Hors texte). . . . .	202
— — — — — <i>Fin d'Automne</i> (Hollande) (Les Salons). . . . .	206
SYMARN (Docteur). — <i>Causerie médicale</i> . . . . .	202
TARDIEU. — <i>Le Repos</i> (Les Salons). . . . .	206
THALASSO (Adolphe). — <i>L'Orient artistique : Fausto Zonaro</i> , <i>peintre de S. M. I. le Sultan</i> . . . . .	203
THAULOW (Fritz). — <i>Christiania</i> (Couverture). . . . .	204
— — — — — <i>Remparts de Berck</i> (Les Salons). . . . .	206
TOUZÉ (Le). — <i>Le Château de Falaize</i> . . . . .	207
TOURNEMIRE (Charles). — <i>Petite rapsodie Bretonne</i> . . . . .	213
TRINQUIER (Louis). — <i>Une passion échevelée</i> (illustrations) . . . . .	210
TURGIS (Suzanne). — <i>Nos Belles Aieules : La bonne Mabeut</i> , <i>Duchesse de Normandie et Reine d'Angleterre</i> , <i>femme de Guillaume le Conquérant</i> . . . . .	207
— — — — — <i>Nos belles Aieules : Marie-Anne de Châteauneuf</i> , <i>dite M<sup>lle</sup> Duclos, comédienne du Roi</i> , (1672-1748). . . . .	213
VACARESCO (Hélène). — <i>Le Berger et le Haiduck</i> (poème inédit). . . . .	210
VALDAGNE (Pierre). — <i>Histoire de Voleur</i> (nouvelle inédite). . . . .	213
VARENNE (Marc). — <i>Soir de Première</i> (nouvelle inédite). . . . .	204
VAUTHIER (Pierre). — <i>La Porte de Suresnes</i> (tableau) (Hors texte) <i>A la Porte d'Italie</i> (Les Salons). . . . .	203
— — — — —	206
VAVASSEUR (E.). — <i>Soir au bord du Lac</i> (pastel) (Hors texte). . . . .	210
VILA-Y-PRADES. — <i>Le Dernier Camarade</i> (triptique) (Les Salons). . . . .	206
WEERTS. — « <i>Gypsi</i> » (Les Salons). . . . .	206
WEISZ. — <i>Fiancée Slave</i> (Les Salons). . . . .	206
WENTWORTH (M <sup>se</sup> DE). — <i>Le président Roosevelt</i> (Les Salons). . . . .	206
ZONARO (Fausto). — <i>L'Orient artistique</i> (illustrations) . . . . .	203
— — — — — <i>Le Joueur de flûte</i> (pastel) (Hors texte). . . . .	203
— — — — — <i>Groupe de Derviches hurlleurs</i> (Ruffai (pastel) (Hors texte) . . . . .	203
— — — — — <i>Accords Orientaux</i> (pastel) (Couverture) . . . . .	203



JANVIER 1907  
26<sup>e</sup> ANNÉE  
N° 202

# FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION  
MENSUELLE  
26, Rue Drouot



*Reproduction interdite*

LILI

Tableau de M. A. BELLEROCHÉ

IX { 3 FRANCS ;  
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid

Abonnement { France . . . . . 36 francs  
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —



# Le PIANOLA MÉTROSTYLE

obtient le **GRAND PRIX**

à l'Exposition Internationale de MILAN



C'est la plus haute récompense décernée aux instruments de ce genre et un témoignage éclatant de l'incontestable supériorité du **PIANOLA MÉTROSTYLE** sur tous les appareils qui se proclament du même principe.

Le Jury de l'Exposition de **MILAN** n'a fait d'ailleurs que confirmer le verdict de toutes les célébrités musicales de ce temps, qui ont hautement approuvé et admiré le merveilleux instrument qui permet à tout le monde de jouer du piano d'une manière artistique, même sans connaissances musicales.

Le Catalogue descriptif "R" du **PIANOLA MÉTROSTYLE** est envoyé franco sur demande

**THE AEOLIAN COMPANY Ltd**

Salle Aeolian, 32, Avenue de l'Opéra, PARIS

## LES Pères Chartreux

Expulsés de France &

Fabrique maintenant à **TARRAGONE**

**ESPAGNE**

leur Liqueur bien connue

Cette fabrication se continue  
selon les procédés dont  
ils ont gardé le secret.

*La forme de la Bouteille*

*Le Nom,*

*l'Etiquette*

*seuls ont changé,*

**BIEN REGARDER pour  
NE PAS CONFONDRE**



Publicité et Clichés Huguet, Minart & Co, 11, Boulevard des Italiens.

**L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP**  
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

## OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES  
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.  
SEUL PRODUIT SÉRIEUX, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF  
Sans action nocive sur

**LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.**

**Fait MAIGRIR** PROGRESSIVEMENT

EN QUELQUES SEMAINES.

Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.

Le Traitement complet : **10 francs.** — Envoi  
f<sup>co</sup> et discret contre mandat adressé à **M. H. DUBOIS,**  
pharmacien, ex-interne, **5, rue Logelbach, PARIS**  
(Parc Monceau), Tél. 502-76, où une bascule de  
précision est à la disposition de nos clients.

Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.  
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :  
Luxembourg et Co, Varsovie, Zorawia, 40.

## COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU



## BISCUITS PERNOT

DEMANDEZ TOUTES LES SPÉCIALITÉS EN PAQUETS "PAC"

Pour tous renseignements, prix et conditions concernant la

**Publicité du commerce**

dans tous les journaux, Négociants et Particuliers ont intérêt à s'adresser à

**HUGUET, MINART & Co**

**11, Boul. des Italiens, PARIS**

Téléph. 112.45 & 280.88

révisseurs de toute la publicité de la plupart des grands illustrés et périodiques, et qui four-  
niront gratuitement devis et renseignements de détail ainsi que tous avis et conseils utiles.

**Luxuriance des SEINS**  
EN 2 MOIS  
par  
les **PILULES ORIENTALES**  
Les seules qui développent, raffermis sent,  
reconstituent les SEINS, effacent les  
saillies osseuses des épaules et donnent au  
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes  
pour la santé. — Approuvées par les célè-  
bres médecins. — Résultat durable.  
FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO.  
RATIE, Ph<sup>en</sup>, 5, Passage Verdeau, Paris (9<sup>e</sup>)  
Dépôts : Bruxelles, Ph<sup>ie</sup> SAINT-MICHEL;  
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

**CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS**  
**POUDRE DENTIFRICE CHARLARD**

Boîte : 2 fr. 50 Franco. — Pharmacie, 12, B<sup>e</sup> Bonne-Nouvelle, Paris.

**CYCLES, Motocyclettes et Auto**  
**"L'Albatros" H. BILLOUIN, Ing.**  
Const. 104, Av. de Villiers, Paris.  
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et  
route garanties d. 120 f., d'occasion en bon état d. 30 f.  
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de  
2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.  
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.  
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformations  
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.  
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03

**18, RUE DES MATHURINS  
& 47, B<sup>e</sup> HAUSMANN  
(Opéra)**  
**LE HAMMAM**  
BAINS  
TURCO-ROMAINS  
SANTÉ, FORCE, HYGIÈNE  
— FONDÉ EN 1866 —

**LES CAPSULES D'APIOL**  
DES DRS  
**JORET & HOMOLLE**  
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,  
SUPPRESSIONS des ÉPOQUES  
Le Fl. 4 fr. 50 F<sup>co</sup>. Ph<sup>ie</sup> SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris



**VEILLEUSES FRANÇAISES**

FABRIQUE A LA GARE

**JEUNET FILS**

Successeur de son Père

Toutes les boîtes

portent en timbre sec

**JEUNET, INVENTEUR**

Se trouvent dans toutes  
les bonnes maisons d'Épicerie et  
de Quincaillerie



# FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO  
202

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

REDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS  
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ  
et chez MM. HUGUET, MINART & C<sup>ie</sup>, B<sup>is</sup> des Italiens, 11

ÉTRANGER, Union postale  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

JANVIER  
1907

## Les Chroniques du Mois

### PRÉDICTIONS

La somnambule m'attendait au coin du feu.

Un ami m'avait recommandé à elle, car cette voyante est une personne timide, un peu hautaine, et qui ne livre pas ses secrets à tout le monde. Elle m'attendait, et d'un geste cordial, presque familial, m'invita à m'asseoir en un fauteuil bas, large et mou qui était placé près de la cheminée, en face du sien ; — un de ces bons vieux sièges saignés aux bras desquels on se sent devenir subitement paresseux, ou très communicatif. Le salon était une pièce bourgeoise, d'élégance propre et surannée, où l'on devinait que les meubles n'avaient pas dû changer souvent de place, depuis les campagnes heureuses du second Empire. Au mur, entre deux gravures de Léopold Robert, un portrait de l'Impératrice Eugénie était accroché.

La somnambule était une dame âgée, qu'une robe de soie noire habillait correctement. Elle avait dû être très jolie ; sous ses bandeaux blancs, soigneusement ondulés, elle était presque encore gentille et ses lèvres pincées avaient une étrange expression de malice.

J'interrogeai :

— Madame, voudriez-vous me dire ce que sera, pour les Parisiennes, l'année 1907 ; quels petits bonheurs nouveaux ou quelles misères elle leur apportera ; et en quoi, d'une façon générale, elle différera, pour les gens du monde, des précédentes années ?

La somnambule sourit, demeura silencieuse un instant, puis :

« Monsieur, vous me posez là une question si simple que je ressens quelque honte à vous répondre. Enfin... »

Je vois très clairement, monsieur, ce que sera, pour les gens du monde, l'année 1907 : à quelques insignifiants détails près, elle sera ce que furent la plupart de celles qui depuis vingt ou trente ans, l'ont précédée, et ce que seront, durant vingt ou trente ans, la plupart de celles qui vont la suivre.

« Et il n'en saurait être autrement. Car, monsieur, si curieux de nouveautés que nous semblions être, il n'y a rien en réalité qui nous soit plus insupportable au monde que de nous sentir chassés hors de nous-mêmes ; d'être dérangés dans nos habitudes de joie ou de mélancolie, d'amusement ou d'ennui, d'oisiveté ou de labeur... Êtes-vous allé en Afrique, quelquefois ? »

— Oui, madame.

— Vous y avez donc vu des fantasias. Et je suis sûre que vous avez admiré à quel point ces extraordinaires exercices sont partout identiques les uns aux autres : des gens de tout âge accroupis au soleil, autour d'une piste ; la mélodie, toujours la même, au rythme de laquelle des cavaliers, dont l'accoutrement ne change jamais, font tourner lentement, danser sur place ou se cabrer leurs maigres chevaux ; les courses au galop, dans la poussière et le fracas des fusillades, exécutées suivant le plus immuable des rites... Et ces hommes s'amusez infiniment et ne songent point à modifier la forme de leur plaisir. Ils s'amusez à Constantinople de la même façon qu'à Philippeville, Oran, Bougie ou Biskra, et ils seraient déçus et tout à fait

désorientés de trouver à Kairouan une fantasia différente de celle qui les a réjouis à Sousses... Mieux que cela : ces galops, ces danses, ces fusillades, ces mélodies qu'accompagne la toux sourde des tambourins, furent le divertissement de leur enfance avant de récréer leur vieillesse ; c'est de ces choses-là que se sont amusés les pères de leurs arrière-grands-pères, et que s'amuseront les descendants de leurs petits-fils... Or, nous raillons ces civilisations immobiles, et la routine orientale nous fait pitié. Pensez-vous, monsieur, que nous soyons tellement différents de ces gens-là ?...

J'écoutais avec surprise la somnambule. Elle avait entrouvert les yeux, et j'y voyais briller comme une petite flamme... on eût dit que mon effarement l'amusait.

— Je ne vois pas, dis-je, le rapport...

Elle reprit, gaiement :

— Vous le verrez tout à l'heure. Et puisque vous désirez que je vous prédise ce que sera la vie mondaine des Parisiens et des Parisiennes de 1907, eh ! bien voici :

« Les mois de janvier et de février seront marqués par deux solennités artistiques : le « Volney » d'abord, ensuite « l'Epatant » vous convieront à des expositions qui ne différeront pas sensiblement de celles des années précédentes et au sujet desquelles les gens du monde exprimeront des jugements qui seront assez semblables, eux aussi, à ceux qu'ils exprimeront l'an dernier ; à savoir que ces expositions ne contiennent rien de remarquable et qu'au total celles de l'an dernier valaient mieux.

« D'autres expositions, plus courues encore, occuperont le mois de mars : celles des grands magasins de nouveautés où les femmes retourneront s'écarter aussi ponctuellement, aussi vaillamment que jamais... De nombreux dîners seront offerts et « rendus », et, si quelques innovations s'y produisent, touchant la décoration des tables, la forme des menus, le style des coiffures et l'arrangement des toilettes, quelque chose y demeurera immuable : c'est l'ennui qu'infligent ces plaisirs-là à la plupart de ceux que la mode et les obligations mondaines condamnent à les subir...

« En avril, nous saluerons le printemps ; mais ce printemps semblerait bien mélancolique aux Parisiennes s'il ne leur ramenait le Concours hippique : elles s'y précipiteront donc ; et dans l'invariable spectacle des dolmans bleus, des dolmans noirs, des habits rouges réapparus ; des défilés de mail-coaches, toujours les mêmes, et des distributions de nœuds de rubans aux lauréats, elles goûteront la volupté d'une vieille habitude retrouvée...

« Il y aura, dans le même temps, à la Comédie-Française et à l'Opéra, des soirées d'abonnement où elles continueront d'aller s'entretenir de toute autre chose que de la pièce qui se jouera devant elles ; il y aura des five o'clock et des bals de « têtes » où les conduira l'impérieux besoin de s'entendre dire qu'elles sont jolies et de cueillir les derniers polins de la saison ; puis ce seront les grands vernissages et le Grand Prix...

« Elles s'y montreront, parce qu'une vraie Parisienne n'est pas libre de disposer de son temps comme elle veut ; parce que les plaisirs dont la vie mondaine est faite sont des rites sacrés à l'observation desquels on ne se déroge point. Et aussi bien ne songent-elles pas à s'y dérober. Imaginez-on leur désarroi si demain quelque tyran ordonnait qu'on

ne mangera plus, cette année, de saumon sauce verte chez Ledoyen et que les épreuves d'Auteuil, de Chantilly et de Longchamps sont supprimées ? »

La somnambule s'interrompit un instant, prit dans une bonbonnière une petite pastille qu'elle suçait, et, d'une voix plus assurée :

— ... Je vois des distributions de prix ; puis, sur des fiacres, des malles de toutes formes entassées ; je vois des gares pleines de bruit ; puis, plus tard, le long des plages, des femmes vêtues de blanc, qui baillent en tournant le dos à la mer ; et dans les montagnes, là-bas, je vois d'autres femmes, également vêtues de blanc, groupées aux terrasses des hôtels, et qui baillent...

— En tournant le dos à la montagne ?

— Vous l'avez dit. Mais ce n'est pas tout encore. Je vois du nouveau...

— Enfin !!! fis-je.

— Oui... Je vois, autour des « petits chevaux », des Parisiennes qui n'étaient plus mariées l'année dernière et qui, de nouveau, le sont ; et d'autres qui l'étaient et qui ne le sont plus. Je vois, autour des mêmes tables où tant de jeunes gens jouaient naguère à l'écarté et plus tard au poker, — je vois ces jeunes gens, devenus vieux, jouer au bridge passionnément, et leurs filles inventer pour le cotillon des figures nouvelles ; mais l'institution demeurera et à pas une de ces jeunes femmes ne viendra l'idée qu'on puisse aller en province se reposer des fatigues de Paris sans cotillonner... Je vois la chasse s'ouvrir et le Président de la République, au nom d'une tradition qu'aucun régime n'abolira, mettre tous les quinze jours un certain nombre de fusils chargés aux mains de diplomates et de magistrats que la chasse amuse peu et qui ne l'avoueront jamais... Je vois les châteaux envahis par des femmes élégantes qui ne s'y installent qu'avec l'espoir secret de n'être pas retenues trop longtemps par leurs maris si loin du cher monde où l'on s'ennuie... Je vois la rentrée...

Je m'étais levé. La somnambule vit ma déception, et, conciliante :

— Je vous avais prévenu ? dit-elle.

Je tirai mon porte-monnaie. D'un geste courtois, elle fit signe que, pour cette fois, je ne lui devais rien.

PIERRE OU PAUL

### Causerie Médicale

Vous doutiez-vous qu'il fût si difficile de bien manger ? Quand je dis bien manger, c'est un euphémisme. Je devrais ajouter de bien manger conformément aux lois de l'hygiène. Cette simple addition vous éclairera sur les difficultés d'une bonne alimentation, car vous savez tous que le plaisir n'est pas le complément nécessaire de l'hygiène.

Si vous n'êtes pas tout-à-fait persuadé de la nécessité d'une révolution dans nos mœurs culinaires, si vous vous sentiez d'humeur à défendre les plaisirs de la table, il vous faut suivre, à fin de conversion,



les séances du congrès de l'hygiène alimentaire qui s'est tenu récemment à l'Ecole de Médecine ; vous y verrez comment un homme du vingtième siècle doit concevoir l'art de la table et dans quels errements l'humanité est plongée.

Nos Esculapes modernes ont entrepris de démontrer qu'Harpagon était presque un homme de génie, lorsqu'il recommandait avec tant d'insistance l'économique et bienfaisant et combien digestif haricot ! Rendons grâce à Molière, il s'est quelquefois moqué des médecins, mais il a trouvé en termes parlants la formule qui résume, mieux que ne le ferait la Faculté réunie, toute l'hygiène alimentaire :

Il faut manger pour vivre  
Et non vivre pour manger.

« L'homme ne meurt, il se tue ! » a-t-on dit et répété. C'est qu'en effet, il faut le reconnaître, les conditions sociales que nous nous sommes créées diminuent sensiblement le temps que nous avons normalement à passer sur la terre et avouons-le, parmi les différents modes de suicide chronique mis à notre disposition, les excès de table jouent un rôle important.

Tout dans nos habitudes, dans nos mœurs, dans les nécessités de notre vie agitée et fiévreuse, tout, dis-je, contribue à faire de notre estomac le plus mal mené de nos serveurs. L'oiseau rare, « *rara avis* », c'est le monsieur qui digère bien. Presque tous, autant que nous sommes, nous digérons mal ; nous mangeons trop, nous ne donnons à notre estomac que des aliments à peine mastiqués ; pour y trouver de quoi fournir à l'organisme en quête de réparation ce qui lui est nécessaire, il faut que notre estomac se livre à un travail de savante distillation ; nous l'obligeons à chercher sa vie dans des aliments complexes dont il faut qu'il abandonne la plus grande partie, pour lesquels son muscle est obligé de se contracter violemment ; sans compter qu'en le noyant de liquide nous gênons singulièrement sa puissance de contraction. Il fait bien ce qu'il peut, il se surmène de tout son muscle, de toutes ses glandes qui n'en peuvent mais, qui secrètent à ne plus pouvoir s'en arrêter et, le tout mélangé, résidus alimentaires, sécrétions viciées troublent singulièrement le travail des « bons microbes ». Alors qu'arrive-t-il ? Les bons microbes, vaincus par les mauvais, ne suffisent plus à la tâche. La décomposition s'accroît, des poisons subtils se distillent dans ce grand laboratoire des fermentations gastro-intestinales qu'est le tube digestif. Si notre palais est la source, je n'oserais pas dire des meilleures joies, vous penseriez trop de mal de moi, mais au moins de joies très appréciables, c'est dans l'estomac, ou pour être plus conforme à la science moderne, dans l'intestin, que se préparent la plupart des misères qui affligent notre pauvre corps !

C'est de là que partent les poisons, qui tantôt vont créer le rhumatisme et la goutte ; là, s'échappant par la peau, font apparaître le hideux eczéma, tandis que chez cet autre le foie se congestionne, les reins se ferment ou que les artères encrassées « se pavent de cailloux » si je puis me permettre cette expressive, mais un peu triviale définition de l'artériosclérose.

S'il nous fallait résumer les principes qui tendent à s'affirmer de plus en plus dans l'hygiène alimentaire, nous dirions d'abord que le secret d'une bonne santé est dans la régularité de vie et des repas. Arriver à bien se connaître, c'est-à-dire connaître la quantité exacte d'aliments et le genre d'aliments qui conviennent à son tempérament, autrement dit ce que l'on supporte avec plaisir et sans fatigue consécutive, tel est le secret d'une bonne vie.

Mais si les processus normaux de la digestion sont troublés, si votre intestin n'est plus que le réceptacle de fermentations putrides, anormales,

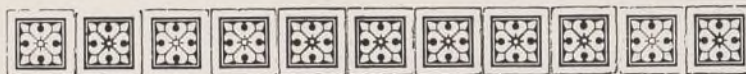
avant-coureur de l'auto-intoxication, véritable protége-médical moderne, c'est à combattre ces fermentations que nous devons nous attacher.

Depuis vingt ans, on a essayé bien des choses ! L'antisepsie intestinale a fait faillite ; l'asepsie intestinale que réalisent dans une certaine mesure les purgatifs et les lavements, l'enteroclyse comme on dit, n'a pas tenu ses promesses. Aura-t-on plus de succès avec la médication des ferments, si à la mode aujourd'hui ? C'est ce qui paraît probable, ce que du moins les résultats obtenus semblent faire espérer.

La médication des ferments a pour but théoriquement de substituer à la flore microbienne anormale, d'autres microbes bienfaisants que la concurrence vitale met en lutte à notre profit avec les microbes nuisibles de l'intestin.

Cette théorie a reçu l'appui du savant professeur Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, qui courageusement, en véritable apôtre, s'est fait le propagateur de la méthode du lait aigri et n'a pas craint de recommander ouvertement un produit dont il reconnaît la valeur, qu'il utilise lui-même, la Lactobacilline et dont le célèbre professeur de Lausanne, le Docteur Combes, a rapporté, dans un livre récent des plus documentés, l'action bienfaisante. Qui sait ? C'est peut-être là le secret d'une longue vieillesse, mais en tout cas bien certainement c'est ce que nous pouvons offrir de mieux comme consolation aux malheureux, si nombreux aujourd'hui, qui souffrent de l'intestin.

DOCTEUR SYMARN



## Les Théâtres

[illegible]

J'avoue n'avoir aimé qu'à demi, à la représentation, la pièce nouvelle de M. Henry Bataille. Elle m'a paru, dans l'ensemble, un peu trainante, parfois un peu facile, parfois un peu forcée, et pourtant, quand j'y réfléchis, il me semble que j'ai eu tort. Est-ce que l'idée vaudrait mieux que la forme? Il est possible. L'interprétation laisserait-elle à désirer? Qui oserait le dire? Toujours est-il qu'après m'avoir médiocrement charmé hier, *Poliche* m'intéresse fort aujourd'hui, et je voudrais essayer de vous en faire sentir tant bien que mal la pénétrante poésie.

Poliche est un bon gros garçon, très bon et pas trop gros. Et ce bon gros garçon, assez intelligent, est un sentimental. Ce sentimental faisait la fête sans conviction avec quelques camarades moins difficiles et s'ennuyait à mourir lorsqu'il s'est brusquement épris d'une brillante demi-mondaine, Rosine de Rinck. Rosine, vous pensez bien, n'a nullement remarqué Didier qui n'est ni plus beau, ni plus laid, ni plus bête, ni plus ridicule, ni plus effronté que la plupart de ses amis. Alors, de soir en soir, Didier s'est efforcé de se rapprocher d'elle, tout son espoir, toute sa vie. Chaque soir, il l'a rencontrée, s'est posté sur le trajet de son regard, mendiant une lueur d'aumône. Il s'est tu d'abord, anxieux, frémissant, sincère... Rien ! Une fois il a risqué une plaisanterie basse, et merveille ! Rosine a souri ; une autre encore, Rosine a ri, l'a dévisagé avec complaisance... Victoire ! Didier a compris. Subitement, un masque de pitre, une âme de laquais, une joie de bouffon... Didier est mort, vive Poliche !

Ainsi Poliche, est devenu le boute-en-train

de toute une compagnie de jeunes viveurs lassés, l'homme de ressources, l'organisateur de toutes les fêtes, le grand ministre de leurs plaisirs, leur âme damnée, le fléau du Temps, et par surcroît, par récompense, par occurrence, l'amant de Rosine. Tout comme un autre. Pourquoi pas? — Seulement, Poliche ne compte pas. Nous le voyons dès le premier acte. Il compte si peu, et sait si bien qu'il doit se contenter de ce qu'on lui donne, que surprenant Rosine dans les bras du beau Saint-Vast, ancien élève de Saumur, lieutenant de hussards démissionnaire, Poliche plaisante, Poliche affecte une indifférence totale, un ignoble cynisme dont, en somme, Rosine qui ne l'aime pas, lui sait gré. Se fâcher pour cela? Allons donc! Poliche n'est-il pas né pour rire? Poliche n'est-il pas engagé pour divertir sa gracieuse souveraine? Poliche est un honnête clown, un fou consciencieux qui fera toujours bien son métier... Ah! ah! Rosine s'éloigne en compagnie du fringant cavalier; Poliche redevient Didier, chancelle, éclate en sanglots... Qu'importe, puisque inoffensif, elle lui pardonnera son arrivée inopportune et dans la suite encore le tolérera près d'elle!

Certes la douleur de Poliche, comme toute douleur au monde mérite quelque pitié. Mais en vérité, son attitude écœure plus qu'elle ne touche et je ne puis partager complètement, pour ma part, l'évidente compassion de l'auteur pour son personnage. Poliche se conduit comme un chien. J'ai pitié de lui comme d'un chien. Il ne faudrait pas nous donner pour admirable en quelque manière ce qui n'est que très lamentable, nous présenter comme des martyrs de l'amour-sacrifice les proies égoïstes du désir. Ah ! je sais que M. Bataille n'omet rien de ce qui peut nous attendrir, qu'il nous rappelle, à la façon de M. Maeterlinck, de quel poids la fatalité pèse sur nous, sur tous ces pauvres cœurs humains « qui ont tant de mal déjà à être les cœurs qu'ils sont. » Je sais la pitié du poète infinie. Pour nous qui n'avons pas son indulgence, nous pensons : Poliche est malheureux, mais Poliche est un lâche, un lâche vis-à-vis de lui-même. Je le plains, mais il me dégoûte, comme toute veulerie (surtout au théâtre). Je le comprends, mais je préfère Werther.

Etait-il bien nécessaire de nous mettre si brutalement cette veulerie sous les yeux ? N'aurait-il pas suffi de nous la laisser soupçonner ? L'auteur en poussant les choses à l'extrême y a peut-être gagné un effet dramatique au détriment de cette juste illusion qu'on appelle la vérité.

Au second acte, nous sommes chez Rosine. Poliche, averti, résigné, joue les Boubouroche. Rosine, elle, est nerveuse : le lieutenant de hussards la néglige. Plus même. Le lieutenant de hussards la délaisse définitivement pour une amie de Rosine, Pauline Laub. Rosine est désespérée. Gare à Poliche ! Sur ces entrefaites arrive un ami de Poliche, un brave garçon lui aussi, quoique plus maigre, l'excellent Boudier. Il trouve Rosine de fort méchante humeur et discret, se prépare à se retirer sans demander d'explications. C'est pourquoi Rosine le retient, lui conte ses déceptions, ses aspirations, bref la douleur d'une jeune veuve qui vient de perdre encore une fois son idéal, lequel est en l'espèce un incomparable ex-lieutenant de hussards...

— Il vous reste Poliche, hasarde le fidèle Boudier, — Poliche ? réplique Rosine. Un fantoche, un être grotesque, sans cœur, sans esprit... — En quoi, Madame, permettez-moi de vous le dire, vous vous trompez du tout au tout. Et l'excellent Boudier dévoile à la demi-mondaine stupéfaite et piquée le mensonge de Didier Mireuil. Il démasque Poliche, il parle avec tant de conviction, de chaleur, d'éloquence que Rosine, n'ayant pour le moment rien de mieux à faire, daigne s'intéresser au pauvre chien battu, l'appelle : « Poliche !... Poliche !... », le confesse, lui arrache son secret, tombe dans ses bras en sanglotant qu'il est le meilleur des hommes, qu'elle fut indigne, qu'elle

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



# LE CONTE DU COQ



DÉCOR DE M. LUCIEN MÉTIVET

POÈME INÉDIT  
DE M. GEORGES DOCQUOIS

Et tu parais au bout de nos cris, ô Soleil!  
Abel BONNARD



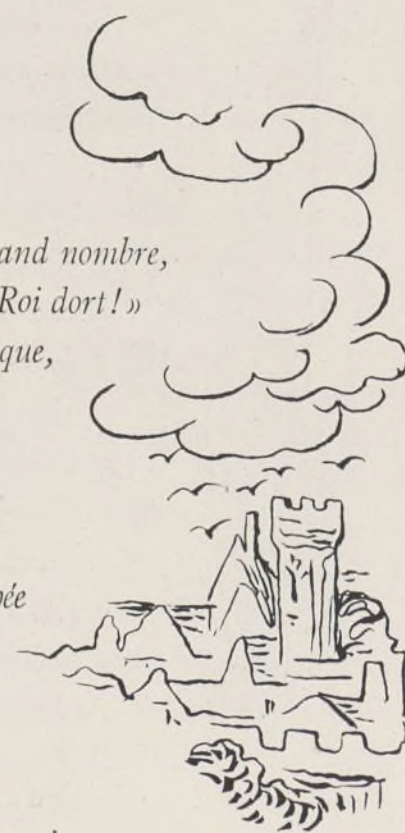
En je ne sais, ma foi, quel pays ni quel temps,  
Régnaient, sur des gens malcontents  
D'être réduits à l'esclavage,  
Un homme, ou, bien plutôt, une bête sauvage.  
D'un roi tel, en réalité,  
Qui d'entre nous donnerait un décime?  
Le mien n'admettait de régime  
Que celui de la cruauté.  
Depuis son sacre,  
Pas un mois ne coulait, pas un, qu'il ne dictât  
Quelque massacre  
En son état.

Faire des orphelins, des veuves,  
Et souiller l'eau pure des fleuves,  
C'était, pour ce seigneur,  
La volupté la plus divine  
Et l'amusement le meilleur.  
Le fait étant posé de la sorte, on devine  
Quel être avait le plus d'emploi  
Dans cette cour, où le seul verbe occire  
Constituait l'Evangile et la Loi.  
Cet important et hideux sire,  
Dont le glaive jamais ne rentrait au fourreau,  
Où, parbleu! c'était le bourreau.  
Ce pourvoyeur avait rang de premier ministre  
Près de ce monarque sinistre,  
Qui professait d'un ton à vous faire frémir :  
« Rien ne vaut ici-bas, hors tuer et dormir. »

Dès que sur la couche royale  
S'allongeait, avec un juron,  
Cette majesté bestiale  
Et plus ignoble que Néron,  
Un large drapeau sombre  
Était hissé jusqu'à la flèche d'or  
Du palais; et, soudain, des hérauts, en grand nombre,  
Allaient crier partout : « Le Roi dort! Le Roi dort! »  
Et, quel que fût l'instant du somme despotique,  
Dans tout ce royaume forçat,  
Il fallait qu'on fermât boutique  
Et que le bruit cessât.

Il advint qu'une fois, la brute fieffée  
Ne put trouver grâce auprès de Morphée  
Qu'un moment avant le retour  
Du jour.

Après s'être sur sa litière  
Agité vainement presque la nuit entière,  
Le monarque, à la fin, s'était, donc, endormi,  
(Encor n'était-ce qu'à demi,)



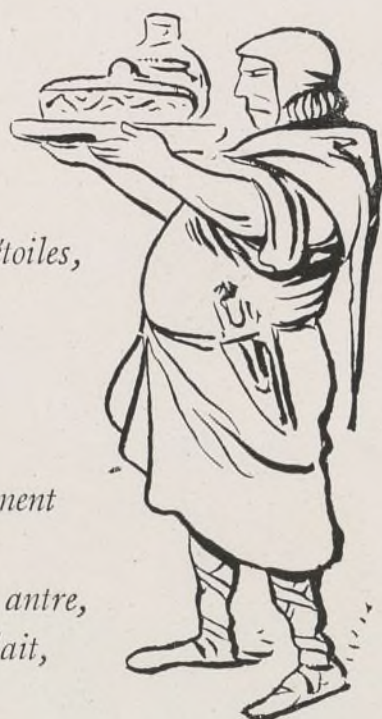




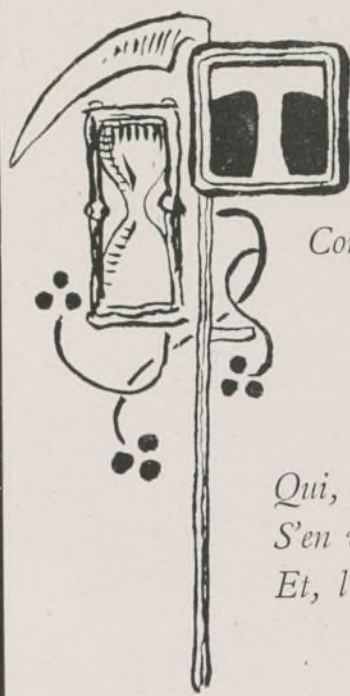
Lorque, plus perçant qu'une lance,  
Le cri du premier coq appelant le matin  
Fit, au lointain,  
Un rude accroc dans le silence,  
Qui fut de part en part, d'ailleurs, tôt déchiré,  
Car à ce coq de lumière altéré  
Se joignirent ses congénères  
De la ville et des environs;  
Et vous n'eussiez pas dit, entendant leurs clairons,  
Que ces coqs étaient poitrinaires.  
Tiré par ce concert  
Des limbes où s'éteint la pire conscience,  
Le roi fut pris d'impatience  
Et se dit : « A quoi donc me sert  
D'être, ici, le souverain maître,  
Si ces stupides animaux  
Peuvent, sans risque, se permettre  
De troubler, ainsi, mon repos? »  
Comme il parlait de cette sorte,  
Par le vitrail étroit qui surmontait la porte  
S'épandit un rayon vermeil  
Qui posa sur le drap de soie  
Un petit morceau de soleil.  
Ce pendant, par milliers, les coqs, remplis de joie  
Et gonflés d'un nouvel orgueil,  
En arrêt sur tel toit, tel mur ou tel pilastre,  
Unissaient leurs clameurs d'accueil,  
Pour chanter le lever de l'astre.  
A ce coup, la fureur du roi se décupla.  
Il rugit : « Chambellans, holà!  
Eveillez mon premier ministre! Il faut qu'il aille,  
Sans retard, décréter le prompt égorgement  
De toute la volaille  
Que l'on ouït en ce moment!  
Pour chacun de ces coqs la dernière heure sonne.  
Je ne saurais plus outre les souffrir.  
C'est la règle pour tous de les faire périr,  
Et je n'en exempte personne!  
Et que tous mes sujets apprennent, tout d'abord,  
Que celui qui, demain, gardera coq vivace  
Sera passible de la mort!  
Allez! Et qu'au plus vite on fasse! »  
Cela dit, le cher homme au creux de l'oreiller  
Rejeta sa tête effroyable  
Et se remit à sommeiller  
Sous la protection du Diable...  
Tout s'était té... Quand le méchant  
Rouvrit ses yeux de bête fauve,



Là-bas, le soleil, au couchant,  
Brûlait dans une pourpre mauve...  
Immobile, muet et froid,  
Le bourreau se dressait dans la chambre du roi.  
« Ah! » cria celui-ci, « c'est donc toi, mon compère!  
Je serai satisfait de ton zèle, j'espère? »  
— « Oui, Majesté. »  
— « Allons, approche;  
Et dis si tu fis bien ce que j'ai décrété. »  
— « Oui, sire, tous les coqs, ce soir, sont à la broche. »  
— « Il n'en reste plus un? » — « Non, sire, plus un seul. »  
— « Tant mieux! Car si quelqu'un, par désobéissance,  
De conserver le sien s'était donné licence,  
Il pourrait, à présent, préparer son linceul  
Et mettre ses papiers en ordre,  
Quand même celui-là serait mon fils aimé.  
C'est mon caprice, et rien ne m'en fera démordre.  
Te l'a-t-on dit? » — « Oui, sire. Et je l'ai proclamé. »  
Alors, s'étant levé, le roi mit la cuirasse  
D'impénétrable et souple acier,  
Qu'il revêtait par peur d'un couteau justicier,  
Et s'en alla sur sa terrasse...  
La nuit était venue; et sur l'ample cité  
Qui du royaume était la capitale  
La fine lune orientale  
Versait le lait de sa clarté.  
Sous l'azur des splendides toiles  
Que fixent au zénith les clous vifs des étoiles,  
Cet ogre, plus indifférent  
Qu'un chien courant  
A tant de beauté véritable,  
S'était fait dresser une table.  
Lorsqu'il fut bien repu, vers son appartement  
Il s'en retourna pesamment.  
Comme il se disposait à rentrer dans son antre,  
La lune, ayant nourri la terre de son lait,  
Hors de l'horizon s'en allait;  
Alors, un rire gras secouant son gros ventre :  
« Tu t'en vas donc aussi te coucher? C'est ton droit.  
Bonsoir, la lune! » dit le roi.  
Alourdi par la viande et le vin vieux, à peine  
Se fut-il allongé dans le grand lit d'ébène  
Qu'une brume mauvaise étouffa son esprit;  
Et le sommeil le prit...







andis qu'il curvait son ivresse,  
Etendu dans sa bauge ainsi qu'un sanglier,  
Combien de fois celui qui sans hâte se presse  
Renversa-t-il son sablier?

Combien de fois l'aiguille jamais lasse,  
Tandis que dormait le tyran,  
Fit-elle le tour du cadran?...  
Tout à coup, sur la vaste place,  
Naquit une étrange rumeur,  
Qui, petit à petit, s'enflant comme une vague,  
S'en vint, tôt, déferler jusque sur le dormeur,  
Et, l'éveillant, l'emplit d'une anxiété vague.

A quatre pas de son chevet,  
Sous le pâle éclat d'une lampe,  
Le coude au mur et le poing sur la tempe,  
Silencieux, le bourreau l'observait.

« Ah! ça, qu'arrive-t-il, mon brave? »  
Lui demanda le roi, d'un ton bourru.  
« Sire, la chose la plus grave :  
A midi, le soleil n'a pas encor paru! »  
A cet instant, le roi sentit dans tout son être  
Un long frisson courir. « Allons, c'est insensé! »  
Ricana-t-il. Mais, malgré tout, bouleversé,  
Il courut ouvrir la fenêtre.

« Quoi! » dit-il... Et, dès lors, paralysé, béant,  
Il darda son regard en vain dans l'encre épaisse  
Qui couvrait le royaume ainsi qu'un océan  
Du fond duquel partaient les plaintes de l'espèce.  
Vers l'invisible ciel, de sanglotantes voix,  
Sans relâche, montaient, comme dans de la poix.  
Tout le jour, (si l'on peut le dire, en l'occurrence,)  
Le royaume subit cette calamité;

Et, tout le jour, monta, du noir illimité,  
L'âpre chœur de désespérance...

Dans l'indicible désarroi,  
Huit heures, à la fin, sonnèrent au beffroi;  
Et voici que, là-haut, mon Dieu! l'une après l'une,  
Les étoiles piquaient leurs feux délicieux,  
Et, fendant mollement l'onde étale des cieux,  
Voici que s'avancait la lune!...

En la voyant au firmament  
Reprendre son devoir de veilleuse fidèle,  
La foule, qui, naguère encor, faisait fi d'elle,  
L'applaudit frénétiquement...

Oublieux, semblait-il, de l'horrible merveille,  
Dont restaient consternés courtisans et valets,  
Le tyran s'était fait servir, comme la veille,  
Sur la terrasse du palais.



Mais au mérite culinaire  
De son maître-queux le dîneur  
Ne faisait pas autant d'honneur  
Qu'à l'ordinaire.

Brusquement, renversé sur le dos du fauteuil,

Il manda l'astronome;

Et, lorsque celui-ci fut devant lui : « Bonhomme, »

Lui dit-il, « aujourd'hui, l'univers fut en deuil. »

— « L'univers? » dit le vieux. « Ta Majesté se trompe.

Non; ton royaume, seulement. »

— « Voudrais-tu te moquer de ton roi! » — « Qu'on me rompe

Les os, si tu le veux; mais j'en fais le serment. »

— « Oses-tu bien, vieillard, dire que sur la terre,  
Aujourd'hui, le soleil a brillé, sauf ici? »

— « Oui, sire, il en fut bien ainsi,

Je te le réitère. »

— « Quand cela serait vrai, comment le saurais-tu?

Allons, conte-moi cette histoire! »

— « Roi, tu n'ignores pas qu'en mon observatoire,

Existe un instrument dont l'énorme vertu

Permet à l'œil humain d'explorer les planètes.

C'est la plus forte des lunettes

Qu'on connaisse à l'heure qu'il est.

Or, ce matin, tandis qu'en bas, l'on s'affolait,

Cette lunette-là, je la tenais braquée

Sur la voûte du ciel toute de noir masquée.

Hélas! je m'efforçais de distinguer en vain,

Car les voiles de nuit s'accumulaient sans fin.

Bien que de l'instrument la vertu soit extrême,

Je te l'ai dit, au point que presque l'on pourrait,

Grâce à lui, hasarder un regard indiscret

Sur la face de Dieu lui-même,

Je ne pouvais percer ce bloc d'obscurité,

Et, déjà, me croyais atteint de cécité;

Lorsque, tout à coup, j'imagine,

En un éclair de ma raison,

D'abaïsser la vaste machine

Vers quelque point de l'horizon...

Juge, grand roi, de ma surprise!

Sur des champs dont les blés s'inclinaient sous la brise,

Phébus, étincelant, agitait ses cheveux;

Dans les prés verdoyants paissaient moutons et bœufs;

Sur un fleuve, plus loin, glissaient des barques plates;

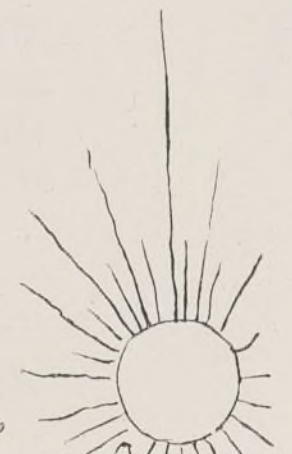
La lumière baignait le liquide chemin;

Et les gens qui riaient, le gouvernail en main,

Avaient des bonnets écarlates.

Alors, je me mis à songer

Que j'avais sous les yeux un pays étranger.



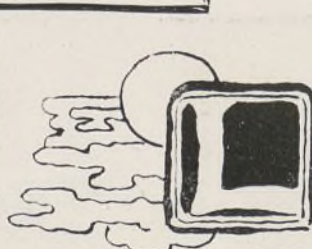




Or, en faisant virer la lunette à la ronde,  
Je pus en inspecter, à l'aise, plus de cent.  
Sur chacun d'eux brillait le lustre d'or du monde,  
Qui du nôtre restait absent ! »  
— « Donc, il n'était absent seulement que du nôtre,  
Selon toi ? » — « Certes ! » — « Allons, tu nous prends pour un autre ! »  
— « Souffre que je poursuive, et sache, Majesté,  
Qu'éprouvant là-dessus, comme toi-même, un doute,  
Je fis ce qu'il fallait, tôt, pour connaître toute  
La désolante vérité !  
Tenant une lanterne, ainsi que Diogène,  
Et par vingt éclaireurs, en outre, accompagné,  
Presqu'à tâtons, pourtant, dans l'ombre, je gagnai  
La frontière la plus prochaine.  
J'entrai d'un pas, d'un seul, chez le prince voisin,  
Et revis, parcourant les éternités bleues,  
Le soleil qui dorait les villes, les banlieues,  
Bref, le domaine entier de ton heureux cousin !  
Suis-je pas le jouet d'un cauchemar ? me dis-je.  
Et je n'admettais point que le fait existât.  
Alors, me retournant, soudain, vers ton état,  
Je constatai (l'innommable prodige !)  
Qu'autour de ce royaume injustement puni  
S'élevait un mur de ténèbres  
Qui posait sur ton sol ses assises funèbres  
Et se perdait dans l'infini !...  
Veuille me pardonner, grand roi, si je t'outrage,  
Mais, pour me décider à rentrer, dans l'instant,  
Au pays sur lequel ta volonté s'étend,  
Il me fallut bien du courage ! »  
— « Vieillard, je t'en sais gré. Mais pourquoi tant d'émoi ?  
Je conviens, après tout, qu'un pareil phénomène  
A de quoi dérouter l'intelligence humaine.  
Néanmoins, n'en sois pas plus inquiet que moi.  
Ce phénomène était, tu le vois, transitoire ;  
Et, pour que ton mur inouï  
S'évanouît,  
Il suffisait que, sur mon territoire,  
La lune, de nouveau,  
Promenât son faible flambeau !  
Notes-en bien le cas, vieillard, sur ton registre ! »  
Là-dessus, se penchant vers son premier ministre,  
Qui, bouche close, avait écouté l'entretien,  
Il dit : « C'est mon avis. Serait-ce pas le tien ? »  
— « Mon avis est toujours le vôtre, »  
Lui répondit le bon apôtre.  
Le roi reprit : « Va-t-en t'allonger sous ton drapeau,  
Antique déchiffreur du grimoire céleste,



Et reviens au palais, de ton pied le plus leste,  
Quand le soleil reparaitra. »  
— « Sire, » dit le vieillard, d'une voix basse et lente,  
Et hochant sa tête branlante,  
« J'en jure par ce ciel d'étoiles constellé,  
Le soleil ne vient pas, s'il n'est pas appelé. »  
— « Quoi ? » — « Si tu veux, demain, que le soleil t'éclaire,  
Si tu veux préserver ta royauté des chocs  
De la vengeance populaire,  
Avant l'aube, il te faut ressusciter les coqs. »  
L'astronome, ayant dit, fit une révérence,  
Et, tout doucement, s'en alla.  
« Le vieux bonhomme est fou, selon toute apparence !...  
Pourtant, je suis frappé de ce qu'il nous dit là, »  
Murmura le tyran. « Si j'en crois ce fossile,  
Entre la mort des coqs et cette abstention  
Du soleil il faut voir une relation ?...  
Mais non, mais non, c'est imbécile !  
Et cela, j'en suis sûr, ferait rire un enfant !  
Qu'en penses-tu, bourreau ? » — « Cherchez un autre arbitre,  
Sire, un meilleur, un plus savant,  
Pour raisonner sur ce chapitre, »  
Objecta le premier ministre. « Allons dormir, »  
Conclut le roi, « sans autre commentaire ;  
Et cessons de blémir  
Sur cet incroyable mystère,  
Sur ce problème surhumain  
Que nul de nous deux ne pénètre.  
Comme dit le vulgaire, il fera jour demain ! »  
— « Oui, » grogna le bourreau, « peut-être. »



La lune, hélas ! à son heure s'enfuit,  
Et, l'aurore aux fameux doigts roses  
N'ayant pas écarté les rideaux de la nuit,  
L'ombre continua de noyer toutes choses.  
La peur sur tous les fronts mit son ongle de fer,  
Et les pauvres sujets du monarque cynique,  
Pris d'une indicible panique,  
Déjà se croyaient en enfer.  
Mais ce penser raviva dans les âmes  
Un très ancien préjugé,  
Par les naïfs encore aujourd'hui partagé,  
C'est qu'il n'est point d'enfer sans flammes.  
Et, rendus par l'angoisse étonnamment subtils :  
« Plût au Très-Haut, » se dirent-ils,  
« Que nous fussions vraiment dans l'empire où le soufre







Sature exécrablement l'air ;  
Car, si nous étions dans ce gouffre,  
A tout le moins, nous verrions clair ! »  
Et voilà que de cette idée  
La cervelle de tous ces gens fut obsédée.  
Pour lutter, ne fût-ce qu'un peu,  
Contre cette ombre abominable,  
Personne ne se crut damnable  
De songer au recours du feu.  
Subitement, de tous les porches  
Et des plus infimes retraits  
Jaillirent des teneurs de torches  
Qui portèrent sur les forêts  
Des mains tout à la fois tremblantes et hardies ;  
Si bien que l'on vit, tout à coup,  
La capitale ayant au cou  
Un riche collier d'incendies...  
Tant que brûlèrent ces bûchers,  
Tassé sur les remparts rougis par la fournaise,  
Le peuple s'estima bien aise  
De pouvoir discerner la plaine et ses clochers.  
Mais, quand, activé par Borée,  
Le feu se fut éteint par manque d'aliment,  
L'ombre s'appesantit encor plus lourdement  
Sur la malheureuse contrée.  
Et, déjà, dans la foule, ils étaient plus de vingt  
Qui parlaient de flamber le palais et son hôte ;  
Et, certe, ils l'eussent fait sans faute...  
Par chance, la lune revint ;  
Et tout reprit espoir sous sa lueur de rêve...  
Mais le tyran songea : « C'est ma dernière trêve ;  
Et je puis bien m'attendre à sortir d'ici-bas,  
Si, demain, le soleil, enfin, ne paraît pas. »  
Et, peu sensible au fumet délectable  
Des plats qui surchargeaient la table  
Au devant de laquelle il venait de s'asseoir,  
Le roi ne mangeait point, ce soir.  
Or, dans l'œil du bourreau, debout, près du portique,  
En son camail incarnadin,  
Il crut apercevoir, soudain,  
Quelque chose d'énigmatique.  
Cela déplut au roi, qui lui dit : « Mon gaillard,  
A quoi penses-tu donc ? » — « Majesté, » dit le drôle,  
« Je pense, comme vous, sans doute, à la parole  
Qu'hier, prononça le vieillard.  
Tout d'abord, il est vrai, je l'avoue, (et sans honte,  
Puisque vous-même, Sire, en faisiez bon marché,)  
J'en ris et je n'en tins pas compte ;

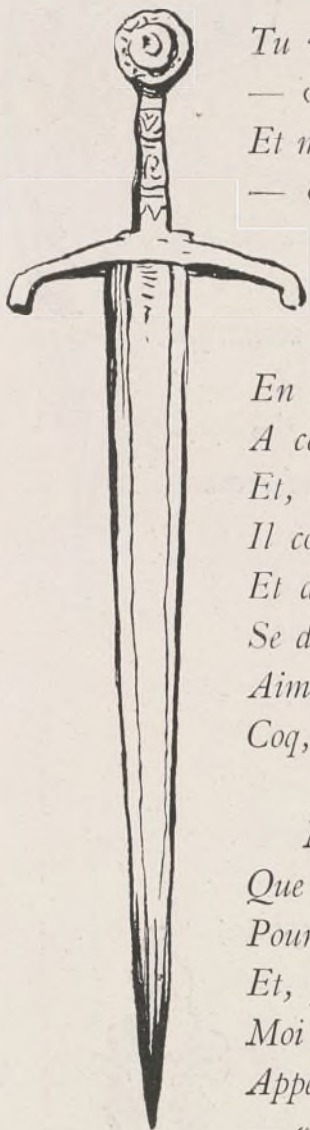


Mais le péril est proche, et ce serait péché  
D'écarter plus longtemps le conseil, sage, en somme,  
Que vous a donné l'astronome. »  
— « Ce ton grave est séant, mais il me divertit !  
Il s'agit, je le sais, de mourir ou de vivre...  
Mais, ce conseil, comment pourrions-nous bien le suivre ?  
Il faut ressusciter les coqs, nous a-t-il dit.  
Je ne méconnais point la valeur de l'oracle.  
Ressusciter les coqs d'ennui nous tirerait,  
J'y consens ! Mais as-tu, compère, le secret  
Pour accomplir un tel miracle ? »  
— « S'il suffisait qu'un seul ressuscitât  
Pour rendre la faveur solaire à cet état  
Qui dans l'obscurité depuis deux jours chancelle,  
Je pourrais vous offrir la preuve de mon zèle. »  
— « Tu ressusciterais un coq ? » — « Non » — « Tu vois bien ! »  
— « Attendez !... Je n'aurais qu'à réveiller le mien. »  
— « En effet, c'est plus simple, » observa le monarque,  
Sans déceler la moindre marque  
D'étonnement. « Alors, ton coq n'est qu'endormi ? »  
— « Sire, » dit le bourreau, « mes pareils et moi sommes,  
Comme il est naturel, en horreur chez les hommes.  
Je n'avais, ici-bas, que ce coq pour ami.  
Au milieu du mépris qui m'emprisonne, il m'aime.  
Comme il ne s'est jamais de ma main défié,  
D'une herbe que je sais je l'ai stupefié.  
Le tuer, c'eût été me supprimer moi-même.  
Je n'aurais pu survivre à cet assassinat.  
Il me ressemble : il est tout vêtu d'incarnat ;  
Mais ses yeux sont tout d'or, et son ventre s'argente ;  
Et les plus rebelles échos  
Répondent, quand il chante,  
A ses ardents coquericos.  
Et puis, le croiriez-vous ? Non, sire, je le gage,  
Et vos sens, à l'entendre, en seraient ébahis,  
De ce pays et des autres pays  
Il parle le langage !  
Oui, sire. Et c'est pourquoi je l'appelle Satan. »  
— « C'est parfait, » dit le roi, souriant d'un sourire  
Que je ne saurais vous décrire ;  
« Va-t-en donc le chercher tout de suite. Va-t-en. »  
Quelques moments après, dans la royale chambre,  
Qu'éclairaient tristement des cires couleur d'ambre,  
Aux pieds du souverain plus sourcilieux qu'un roc,  
Le bourreau déposait son coq.  
« L'herbe, dans un instant, perdra son énergie, »  
Expliqua-t-il ; « et l'animal,  
Sans en garder le moindre mal,





*Va sortir de sa léthargie. »*  
 — « Fort bien ! A présent, » dit le roi,  
 « Compère, il n'est pas inutile  
 De confesser, ici, pourquoi  
 Tu ne m'entretins pas, hier, du volatile. »  
 — « C'est qu'hier, je pensais, sire, (et ce fut mon tort,) *Que qui garderait coq vivace  
 Serait passible de la mort. »*  
 — « Je te trouve imprudent de me le dire en face ! »  
 Proféra le despote. « As-tu jamais douté  
 De mon inflexibilité ?  
 Tu viens, en me bravant, de signer ta sentence ! »  
 — « Bah ! je suis le bourreau, » fit l'autre, « Dieu merci !  
 Et mon bras ne va pas m'ôter de l'existence ! »  
 — « Non, pas le tien ! » cria le roi, « mais celui-ci ! »  
 Et, plus rapide que la foudre,  
 Il l'abattit, le flanc crevé,  
 Sur les rosaces du pavé,  
 En lui jetant ces mots : « Satan veuille t'absoudre ! »  
 A ce moment précis, le coq se redressa,  
 Et, sautant sur le bord de l'unique fenêtre,  
 Il contempla le corps inerte de son maître ;  
 Et des gouttes tombaient de ses yeux d'or. « Ah ! ça ! »  
 Se dit le meurtrier, « est-ce possible ? il pleure !  
 Aimait-il tout de bon ce sbire, ce bandit ?...  
 Coq, chante ! » ordonna-t-il. Mais le coq répondit :  
 « Non, pas encor. Ce n'est pas l'heure.  
 Mais sois tranquille, ô roi ; comme il est vrai  
 Que celui-ci n'est plus, tantôt, je chanterai.  
 Pour toi, de ton bonnet couvre ta tête chauve,  
 Et, jusque-là, repose en paix dans ton alcôve.  
 Moi je demeure ici, pour, comme tu l'attends,  
 Appeler le soleil, quand il en sera temps. »  
 — « Tu parles bien ! » glapit la brute couronnée.  
 « Et je m'en vais dormir, content de ma journée ! »

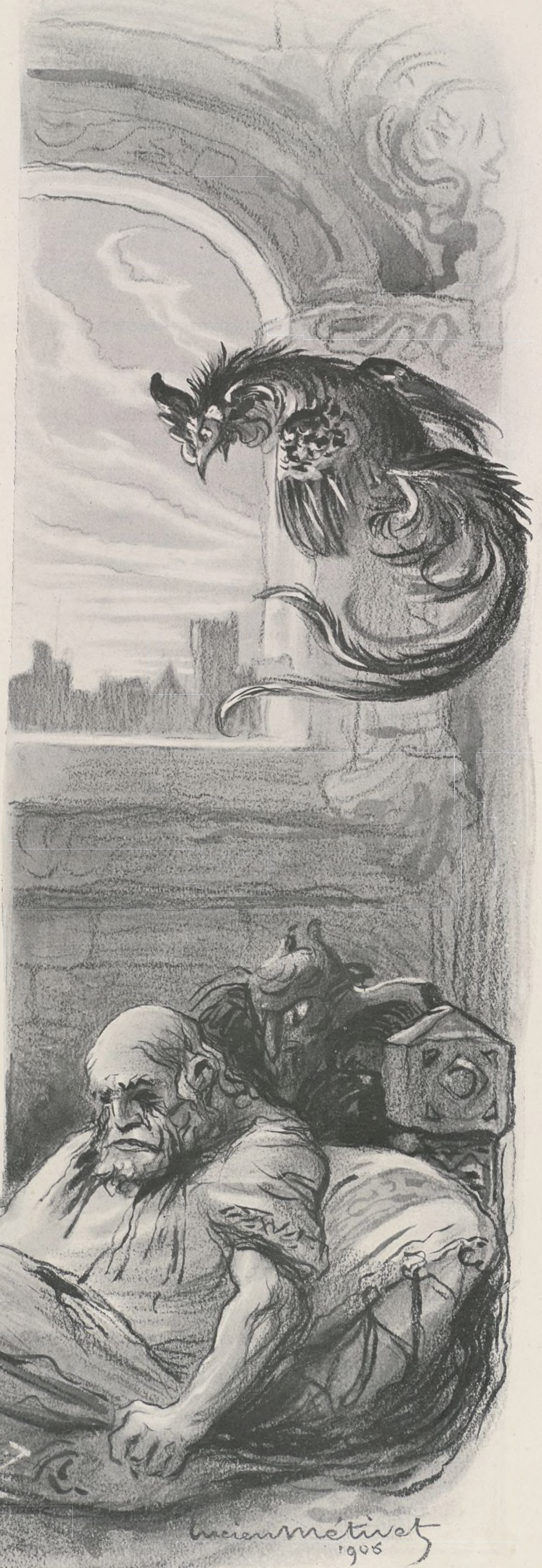


Et, quand dans le sommeil il fut enseveli,  
 Le coq s'envola sur le lit ;  
 Et, de son bec plus dur qu'une lame de pierre,  
 Il lui troua chaque paupière ;  
 Et, lorsqu'il eut, de la sorte, aveuglé,  
 Selon son mérite, ce traître,  
 Il chanta comme un endiable...

Et l'on vit le soleil dans le ciel reparaitre !

GEORGES DOCQUOIS

Août 1906.







*Reproduction interdite*

# LE MATIN FROID DANS LE PARC

Tableau de M STENGELIN









RECRUTEMENT DE TROUPES POUR FORMER LA POLICE FRANCO-ESPAGNOLE. (Campement du Kaïd.)

# Mœurs Militaires au Maroc

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

DE M. MAURICE ROMBERG

La pluie a cessé depuis quelques heures.

Le soleil déclinant troue brusquement l'amoncellement des gros nuages gris, tandis que plus bas au-dessus de la ligne bleue sombre des montagnes, se profilant à contre-jour sur le ciel lumineux, d'autres nuages violacés, longs et pointus comme d'ormes torpilles, s'avancent lentement vers le nord, dans une transparence d'or de plus en plus intense à mesure que descend le soleil.

Ici, sur la grande Esplanade surplombant le détroit de Gibraltar du haut de rochers presque à pic, et qui s'appelle plateau du « Marchan », bizarre similitude de nom, puisque c'est le Champ-de-Mars de Tanger, une vingtaine de tentes en toile grise ressemblant à de gigantesques parasols sans manche, incomplètement ouverts et posés sur le sol la pointe en l'air, forment le campement des quatre-vingts cavaliers qui vont former le corps de police monté de Tanger, qui doit d'après le jeune sultan Moulaï Abd-el-Azzis, assurer la sécurité des Européens.

De même que les tentes, ces cavaliers ont l'aspect délabré mais combien pictural !

Ils sont là, en un alignement tout marocain, car ils n'ont pas encore passé aux mains du capitaine français Fournié, leur instructeur, qui doit en faire d'ici à quelques mois une sorte de gendarmerie. Ils n'offriront certes plus alors l'aspect intéressant d'aujourd'hui. D'un pittoresque sans pareil, en cet alignement en zig-zag, presque tous différents, jeunes et vieux pêle-mêle, vêtus du « burnouss » blanc, brun, noir ou bleu ou encore à rayures grises et noires, certains d'entre eux sont tête nue, le crâne rasé entouré simplement d'une cordelette à laquelle est suspendue une amulette de cuir ; d'autres ont un turban blanc malpropre, une calotte de drap rouge ou bien simplement le capuchon de leur burnouss relevé par-dessus la tête et maintenu ainsi par l'enroulement d'une corde en poils de chameau.

Leur face est couleur « terre de Sienne » et quelques têtes de nègres émergent çà et là dans la masse, comme des trous noirs.

Les chevaux, aux crins longs et mouillés par la pluie,

sont aussi tous de robes différentes, une seule uniformité : les selles sont rouges toutes et en lambeaux la plupart.

Au centre du campement, une tente en meilleur état que les autres, entr'ouverte du côté de la ligne de cavaliers, abrite l'Amine (trésorier-payeur) et le Khalifa (lieutenant) du Kaïd. Un tapis de couleur criarde s'étend en travers de l'ouverture de la tente ; quelques musulmans gras et bien vêtus y sont accroupis, l'un d'eux égrène béatement son chapelet d'un mouvement de pouce rapide, tout en prenant part à la conversation.

Un mkhazni (gendarme) coiffé de la chéchia pointue, debout devant la tente, hurle les noms propres que lit le khalifa sur une longue feuille de papier :

Ah ! Abd-Allah R'rhamani... Ah ! Embarek Ah !... Ah Bou-Chta... Ah ! Mesmaoudi... Ah ! Hosséine ! Ah ! Flenne...

A grandes bourrades des gros étriers à base carrée dont les angles piquants servent d'éperons, le cavalier appelé sort du rang et s'avance jusqu'au groupe assis sur le tapis :

— C'est bien toi Djilali l'Chaoui, demande le payeur. — Oui. — Ton fusil fonctionne bien ? — Oui. — Fais voir ?

Le cavalier toujours en selle, élève son fusil au-dessus des oreilles de son cheval, c'est une vieille carabine Martini. Il l'arme et fait partir la détente.

— C'est bien. Demain on te payera l'arriéré de ta solde.

Encore quelques bourrades d'étriers dans les flancs creux du maigre cheval à crinière flottante et le cavalier s'en va, non pas à sa place dans le rang, mais à l'endroit du campement que doit occuper son cheval ; il y met pied à terre et passe les entraves autour des pieds de devant de sa bête. Ces entraves sont fixées au sol par deux piquets enfoncés jusqu'aux bouts dans la terre.

Trois ou quatre autres cavaliers défilent ainsi, puis



BASTONNADE D'UN ASKRI INSOUMIS





PELTON D'INFANTERIE DE GARDE A LA PORTE DU SOK DE TANGER

s'en vont entraver leurs chevaux au même endroit autour d'une tente, c'est leur tente commune, ils y font ménage ensemble. Ils y entrent aussitôt pour y déposer leurs fusils. C'est le tour d'un autre à présent.

Mais voilà qu'on rappelle les quatre précédents : Passant le bras par l'échancrure de la tente, ils en retirent leurs fusils par le bout du canon, regrimpent sur leurs selles rouges en lambeaux et se représentent tous les quatre devant la tente de l'Amine... On avait oublié de leur demander quelque chose de peu d'importance sans doute, car l'Amine se contente de leur dire : « La bess, la bess » (ça va bien, ça va bien) et ils s'en retournent en grognant.

Ah ! Ahmed-ben-Flenne... Point de réponse.

Le M'khazni, l'homme à la chéchia couleur groseille, a beau hurler... Personne, mais dessous une tente assez proche sort un long gémissement. Après y avoir jeté un coup d'œil par une des nombreuses déchirures, le M'khazni informe le payeur qu'Ahmed-ben-Flenne a l'air, en vérité, bien malade.

Sortant, plié en deux, de dessous de sa tente bureau, le gros Amine arrive (un amine est toujours gros !). « C'est toi Ahmed ?... » Un gémissement... « Où est ton cheval ?... » Un nouveau gémissement indique l'endroit du campement.

Ce n'est pas par commisération que l'Amine s'est dérangé, bien entendu, mais pour constater la présence de l'homme et pour se convaincre qu'il n'était point dupe de l'escamotage d'une solde, système pratiqué sur une vaste échelle par les Kaïds R'rha, chefs de contingents, qui, recevant la solde des mains de l'Amine, la distribuent à leurs soldats.

Pendant que le gros vieillard à djillabe (burnouss à manches) couleur prune, le haut du corps engagé sous cette tente était penché vers le malade, l'homme à la chéchia, resté à l'extérieur, le tirait à petits coups par la manche, semblait vouloir lui faire une communication importante, peut-être le mettre en garde contre le danger de contagion, ou bien lui indiquer un remède pour le malade ; mais l'Amine se retournant enfin, lui passe sa tabatière. C'était une prise qu'il lui demandait.

La prise ici a son caractère particulier.

La tabatière, un bibelot comme partout, est faite d'une petite noix de coco, de la grosseur d'un œuf de poule, percée



PATROUILLE DE CAVALIERS IRRÉGULIERS

d'un trou que ferme un bouchon d'argent retenu à la noix par une petite chaînette.

Le dilettante de la « prise » verse sur le dos de son pouce gauche, jusqu'à l'ongle, une trainée de quatre ou cinq centimètres du fin tabac en secouant le bibelot à petits coups. Elevant alors avec précaution cette main gauche, en présentant l'ongle du pouce sous le nez, il fait mouvoir cette main horizontalement vers la droite tout en reniflant avec ferveur, ce qui lui fait engloutir dans les naseaux toute la trainée de tabac.

La prise absorbée, la présence du cheval et du fusil du malade constatée, Amine et M'khazni vont reprendre leur place et l'appel continue. De temps à autre, un gémissement plus ou moins lointain annonce un manquant, cependant que parfois s'avance un camarade portant deux fusils et traînant un deuxième cheval par la bride.

Par l'entrebaillement de la fente d'une tente, deux hommes valides essayent d'en soulever un autre qui n'a pas répondu à l'appel ; ils le secouent en vain, les genoux maigres restent fléchis, les jambes flasques, les bras pendants ; ses yeux hébétés s'entr'ouvrent à peine. C'est un fumeur de « kif » ou plutôt un homme qui s'est enivré de kif pour apaiser sa faim.

La solde des soldats étant toujours arriérée, la plupart d'entre eux s'adonnent au kif qui leur procure une satiété factice momentanée, suivie d'une période d'hébètement placide et souvent de troubles nerveux. Beaucoup en périssent à la longue.

Bon nombre de ces pauvres chevaux devraient pouvoir se



LE VIEUX M'KHAZNI

faire porter infirmes également, car si les hommes mangent peu, eux aussi pâtissent de la « gratte » des Kaïds R'rha et des Oumana (pluriel d'Amine).

Maintenant c'est le tour d'un cavalier au pittoresque merveilleux ; profil d'aigle, teint de bronze, d'épaisses touffes de cheveux en désordre émergent à chaque tempe de dessous un turban sale enroulé à la diable. Il est vêtu d'une « djillabe » à rayures grises et noires, que relève la cordelière amaranthe de sa koumia (poignard) à fourreau plaqué d'argent, laissant apparaître ainsi les lambeaux de la longue chemise, blanche autrefois, et une culotte bouffante bleu-turquoise effilochée aussi.

La housse de drap rouge qui recouvre la selle à haut dossier est également en lambeaux, les bords en sont pareils au tracé des continents d'une carte géographique.

Le cheval blanc ou gris, on ne sait, sous la couche de boue à peine sèche, est efflanqué, mais robuste pourtant, car mal nourri, il a pu venir de loin jusqu'ici. Il peut encore fournir ce galop échevelé qui constitue le summum de l'équitation pour un cavalier marocain.

Quoique lamentable au repos, il est aussi pictural que son maître ; le toupet de sa crinière pend jusqu'aux naseaux et les crins s'éparpillent irrégulièrement des deux côtés de sa maigre



encolure. Le soleil couchant jette ses éclats tout autour, les extrémités de ces crins dépassant le dessous de la gorge paraissent être d'or, à contre-jour.

Cet homme est d'une tribu lointaine, un « Béni-Meskine », des environs de Marrakche, comme l'indique sa djillabe à rayures grises et noires, munie d'un capuchon long et pointu. Tous ces cavaliers viennent de loin ; ce sont des Berranunes, des gens du sud, des étrangers pour la population de Tanger.

Jusqu'à présent, les soldats de Tanger, recrutés dans les environs ont toujours été les complices sinon les instigateurs des actes de banditisme commis aux portes mêmes de la ville. Ces hommes du nord du Maroc sont de fervents admirateurs de Raïssouli, Moulâ Ahmed comme ils l'appellent, et ce chérif, authentique d'ailleurs, a su prendre un tel ascendant dans toute sa province, par ses exploits et surtout par l'enlèvement Perdicaris, qu'il serait à même d'en faire d'autres bien facilement ; c'est pourquoi l'on recrute les gens du sud pour constituer les bataillons d'ici. Le « Beni-Meskine » aux papillottes n'observe pas plus la discipline que ses camarades et de plus grogne sourdement et réclame le paiement immédiat de l'arriéré de sa solde. Indiquant d'un geste expressif son ventre vide et es flancs creux de son cheval, il menace de désertir.

Quelques mots d'un vieux chérif, assis sur le bord du vilain tapis aux tons criards, le calme pourtant. Et comme les autres, il va regagner son piquet.

Les contingents de troupes, en plus du Kaïd R'rha qui les commande sont presque toujours accompagnés d'un chérif, c'est-à-dire un membre de l'aristocratie religieuse du pays. Ce chérif est une sorte de chef honoraire qui joue un rôle bien caractéristique des mœurs musulmanes : celui de pacificateur en temps de paix comme en temps de guerre !

En temps de paix, il calme les belliqueux et apaise les grognons, empêchant souvent la révolte dans le contingent où il est adjoint, et les désertions qui s'y produiraient.

En temps de guerre avec les tribus en rébellion contre le Makhzen, sa qualité de chérif lui permet d'aller impunément dans le camp ennemi et d'y amener sinon la soumission sans combat, du moins souvent la discussion et une transaction pacifique.

Le chérif est un diplomate.

La diplomatie du chérif est le véritable moyen de « combattre » pour les armées marocaines.

Il est bien rare qu'il y ait véritable bataille entre musulmans, en dehors des actes de pillages auxquels se livrent les troupes du sultan quand l'occasion s'en présente.

Les vraies batailles qui eurent lieu lors de l'expédition

contre le Rogui, Bou-Hamara, ont été l'exception ; l'influence des « chorfa » (pluriel de chérif) fut inefficace parce que le camp du sultan représentait aux yeux des rebelles, le parti favorable aux chrétiens pour lequel les chorfa ne devaient point intervenir et contre lequel ils devaient plutôt prêcher la « Djehad », la guerre sainte.

Après l'homme aux papillottes, arrive un gamin de quinze ans à peine, vêtu sommairement d'une veste de drap rouge, trop ample, les mains enfouies dans des manches trop longues ; sa culotte bouffante de toile bleue est toute neuve.

Il a été costumé ainsi à la hâte, car il a été emprunté n'importe où, pour faire nombre pour aujourd'hui, il touchera une gratification et la solde mensuelle passera dans la bourse du Kaïd R'rha si l'Amine n'y voit ou ne veut rien y voir !

Ce moyen de bénéfice de la plupart des chefs de contingent est passé à l'état d'institution dans l'armée marocaine. On peut même affirmer que c'est la seule institution qui fonctionne régulièrement. C'est d'ailleurs d'une simplicité élémentaire.

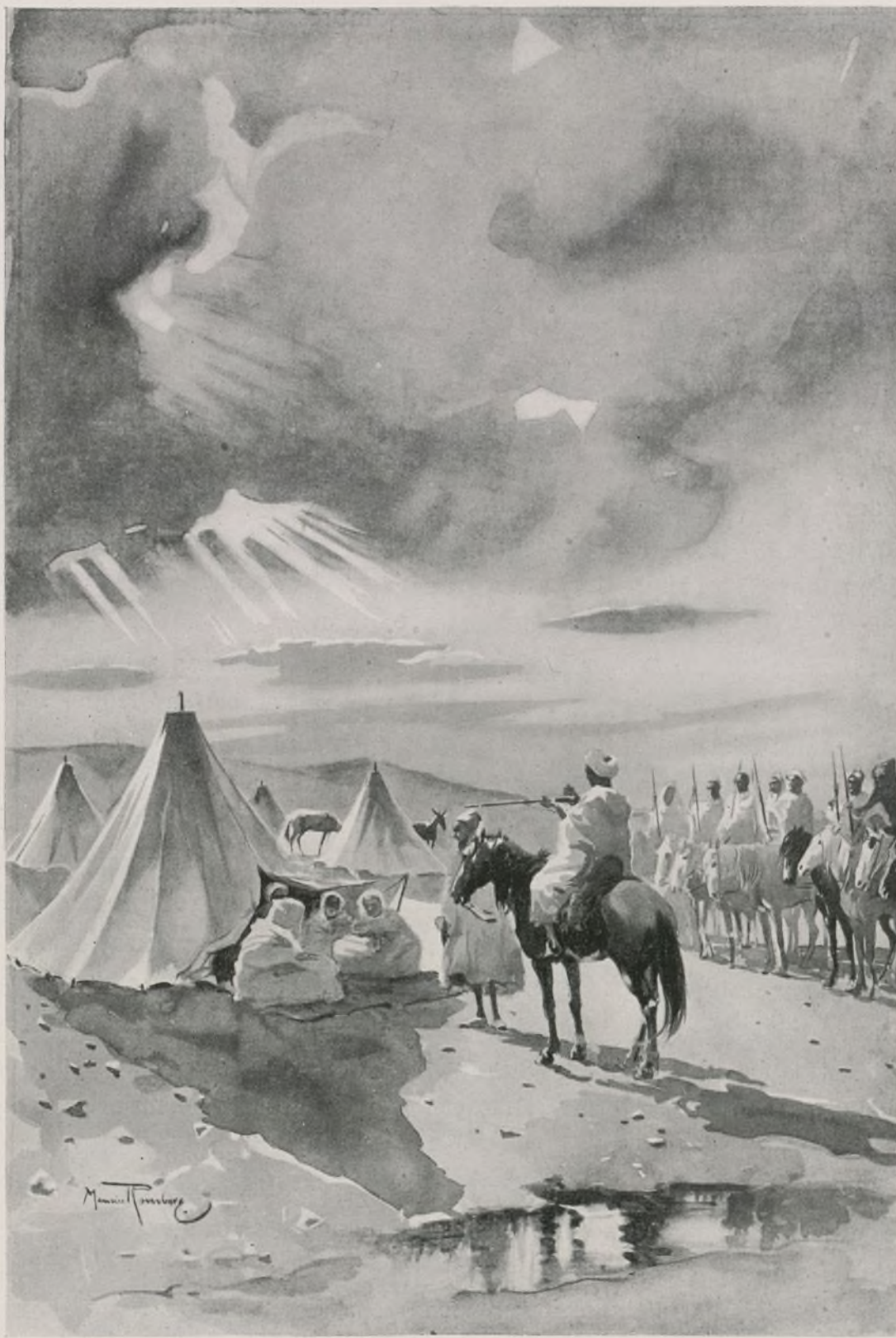
Le contingent d'un Kaïd R'rha est d'un nombre d'hommes variable, car les contingents arrivent souvent tout formés d'un district quelconque, conduits à la capitale par un notable de l'endroit ou par le fils du gouverneur de la province. Quand celui-ci dispose des fonds suffisant pour en acheter l'emploi au « Wizar » de l'armée (dont c'est également un bénéfice professionnel) il en devient le chef, c'est-à-dire le Kaïd R'rha.

Une fois le nombre de ses hommes établi sur les contrôles des trésoriers-payeurs, le Kaïd en touche la solde totale périodiquement et doit la répartir entre ses hommes et les sous-chefs. Mais la fraude ne tarde pas à s'établir : les rangs du contingent s'éclaircissent bientôt soit par désertions, soit par des congés complaisants du chef, tandis que le payeur continue à lui payer intégralement la somme totale de la troupe.

Les payeurs organisent de temps à autre des revues d'effectif où ils viennent compter le nombre d'hommes, ces jour-là les Kaïd R'rha ont soin de combler les vides par des hommes quelconques pris à la journée et costumés d'un fond de réserve « ad hoc ».

Souvent Kaïd et Amine s'entendent comme larrons en foire et il n'est même pas nécessaire dès lors de combler les vides à l'inspection.

Un exemple édifiant de ce frauduleux procédé est celui d'un chef bien connu qui pendant vingt ans toucha la solde de 125 soldats tandis qu'en réalité il n'en avait jamais qu'une douzaine sous les armes à la fois, y compris ses propres domestiques ; la solde s'étant élevée en moyenne à cinquante centimes



REVUE DE CAVALIERS IRRÉGULIERS



par jour, cela lui fit un supplément de dix huit mille francs par an, pendant vingt ans !

Mais continuons l'inspection de nos cavaliers; voici un vieillard en haillons, sa figure parcheminée est encadrée d'une courte barbe blanche; il marche devant un vieux cheval plus efflanqué que les autres encore, et le traîne par la bride. Ces deux vieux compagnons ne se tiennent debout qu'avec peine, affamés l'un et l'autre ! La solde du vieux guerrier et la ration d'orge du vieux cheval ont dû être bien rares.

— Tu es trop vieux, lui dit l'Amine, laisse ton cheval et va-t-en !

L'homme à la chéchia cramoisie lui enlève son fusil et s'empare de la bride du cheval; le vieux, sans regimber, soulève les haillons rouges qui recouvrent la carcasse de la selle et lentement en ressort une vieille culotte de toile bleue, dernier vestige de sa garde-robe et va philosophiquement s'asseoir dans un groupe dont l'édifiante inspection est déjà terminée.

Ce trait d'inhumanité envers le vieux soldat est un cas rare, il faut le remarquer. En ces derniers temps il souffle un vent effréné de rapines et d'exactions administratives, tel qu'il renverse jusqu'aux principes bien connus de la charité des musulmans marocains entre eux.

Et d'autres s'avancent, l'un coiffé de la calotte rouge, crasseuse, l'autre la tête enroulée d'un turban de grosse laine brune, un autre encore a le crâne nu, complètement rasé, luisant au soleil comme une boule de bronze, l'oreille gauche transpercée d'un grand anneau d'argent auquel pend un petit triangle d'argent « porte bonheur ». A un moment donné, à l'appel de son nom, l'un d'eux, redoublant les bourrades, fait rompre la corde qui retient un des gros étriers qui tombe avec un bruit de ferraille tandis que le cavalier chevauche une jambe pendant le long des flancs du cheval, aux éclats de rires des camarades.

Le Marocain monte à cheval avec les étriers excessivement courts, ce qui rend la position marocaine en selle très fatigante pour un Roumi (européen) habitué à la selle anglaise.

Notre étrivière de cuir solide est remplacée ici par une cordelière de soie tressée ou de laine selon la fortune du cavalier, et en général ces cordelières finissent toujours par être remplacées par des ficelles quelconques.

Détail utile aux peintres de cavaliers marocains: le point d'attache de l'étrivière à la selle se trouve fort en arrière et comme l'étrier est court, c'est le pied qui est immobile et le genou mobile pendant les allures vives. Cela amène une position spéciale du cavalier arabe que peu de peintres orientalistes observent. Ce mode d'attache de l'étrier permet au cavalier marocain de prendre au galop la position « debout » sur les étriers, pour tirer des coups de fusils devant lui ou bien en se retournant comme il le fait au jeu de la poudre, « le lab-el barod » appelé vulgairement la fantasia par les Européens.

Mais l'inspection est terminée, la solde des quatre-vingts hommes est justifiée aux yeux de l'Amine.

Après ce spectacle plutôt grotesque, l'aspect de la nature reprend sa grandeur simple, le soleil a disparu derrière les montagnes bleues de plus en plus foncées; elles paraissent maintenant séparées de nous

par une mer de buée mauve et le ciel est encore illuminé de reflets d'or brillants. Les pittoresques chevaux à tous crins, encore sellés de haillons écarlates ternis, les pieds pris dans leurs entraves se détachent sur le ciel en silhouettes sombres. Ils attendent la distribution d'orge en broutant une herbe imaginaire sur un sol qui disparaît petit à petit dans la pénombre. Devant les tentes, les feux de

braise s'allument et les marmites posées sur de grosses pierres laissent passer un mince filet de vapeur d'eau: le couscoussou chauffe !

Ici deux hommes maintiennent ensemble un fusil contre le sol, en l'appuyant par la crosse, pendant qu'un troisième tâche d'en déboucher le canon obstrué sans doute par un petit caillou !

Le ciel n'est plus doré mais d'un vert pâle métallique d'un ton inimitable sur lequel les tentes se détachent en violet. Les déchirures et les haillons disparaissent et les silhouettes des chevaux s'évanouissent elles-mêmes. De dessous les marmites à couscoussou jaillissent de petites flammes qui viennent éclairer d'une vive lueur orange le bout du nez de l'arabe qui active la cuisson en soufflant sur le feu.

Un des cavaliers tout en se promenant s'approche de moi et de cet air de supériorité que prend avec conviction tout bon musulman vis-à-vis d'un chrétien: « Ils sont beaux nos chevaux, vous n'en n'avez pas de pareils au pays des chrétiens ? » (en marocain le mot beau et bon est le même).

Et comme je lui réponds un laconique « Heu ! Heu ! »

— Ils sont fatigués, répond-il, ils n'ont pas beaucoup mangé ces derniers temps !

— Oui, lui dis-je à mon tour, mais votre Kaïd R'rha engraisse par contre !

— Ah tu nous connais, et en riant il me donne une forte poignée de mains le pouce en l'air, ce qui constitue un signe de camaraderie spontanée, rare avec un chrétien, puis il s'en retourne voir si le couscoussou est cuit à point.

Voilà les éléments dont les instructeurs franco-espagnols vont former le corps de police qui doit assurer la sécurité des villes de la côte et des Européens qui y habitent !



TYPES DIVERS D'UN MÊME PELOTON DE CAVALERIE



LE COUSCOUSSOU CHAUFFE

MAURICE ROMBERG



# PROVERBES du MOIS de JANVIER



S'il fait vent, nous aurons la guerre  
S'il neige ou pleut, cherié sur terre

Si l'on voit épais les brouillards  
Mortalité de toutes parts



A la Saint-Antoine  
Le jour croit du repas d'un moine



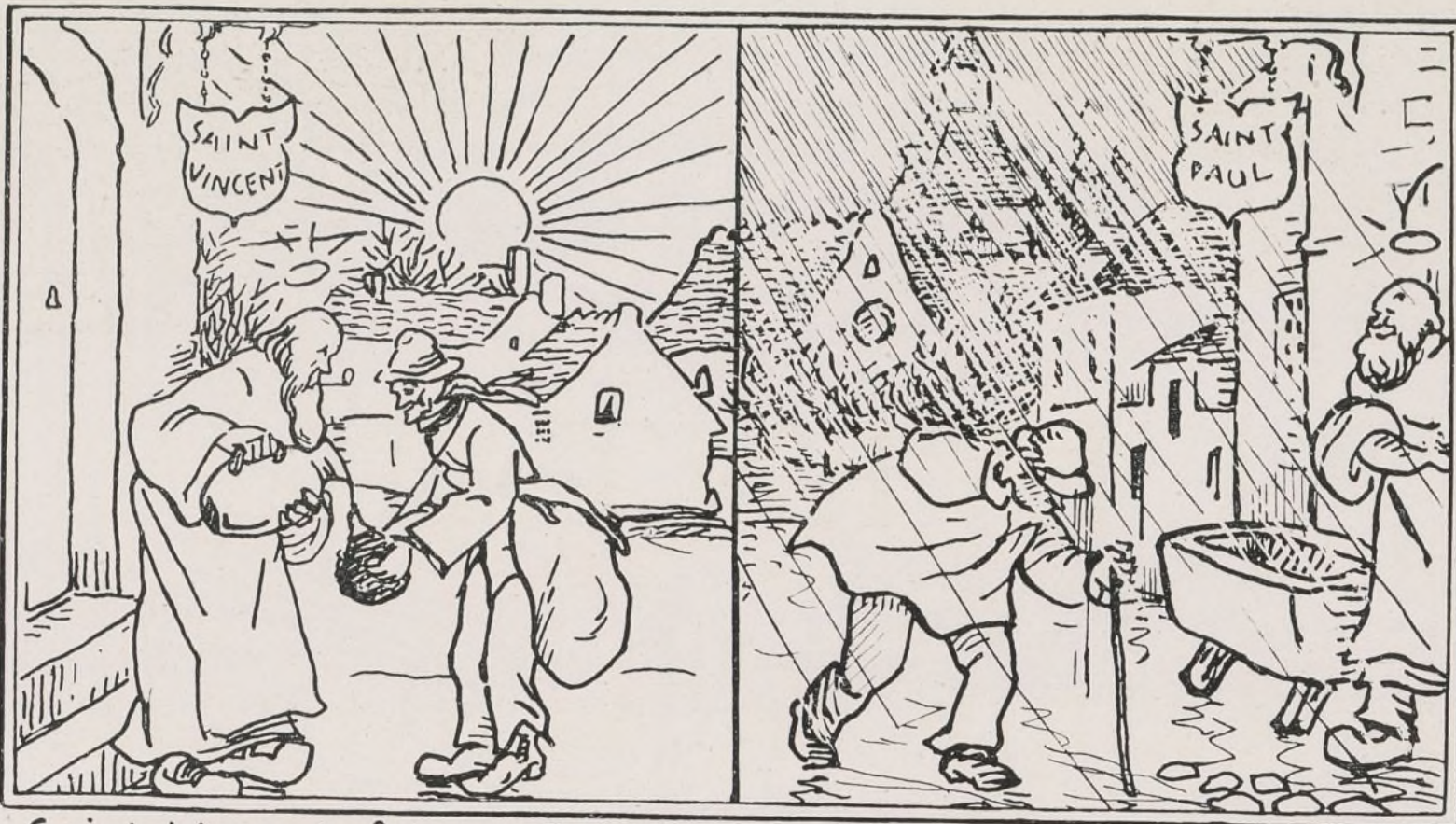
Entre le 10 et 20 Janvier  
Le plus content, c'est le drapier

Dessins inédits de GEORGE DELAW

REPRODUCTION  
RIGOREUSEMENT  
INTERDITE



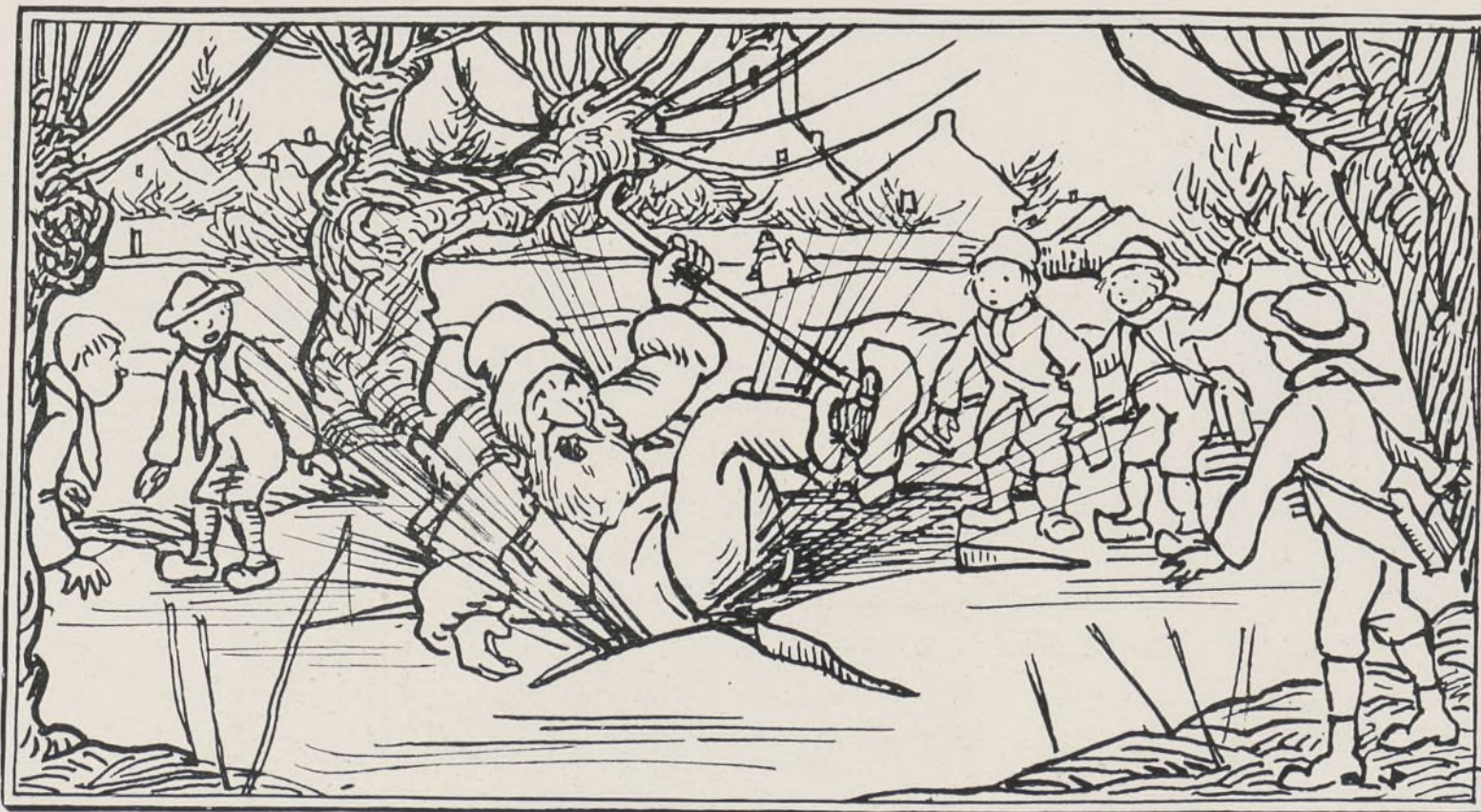
# PROVERBES du MOIS de JANVIER



Saint-Vincent clair et Saint-Paul trouble  
Mettent le vin dans la gourde



Saint-Julien brise la glace  
S'il ne la brise, il l'embrasse

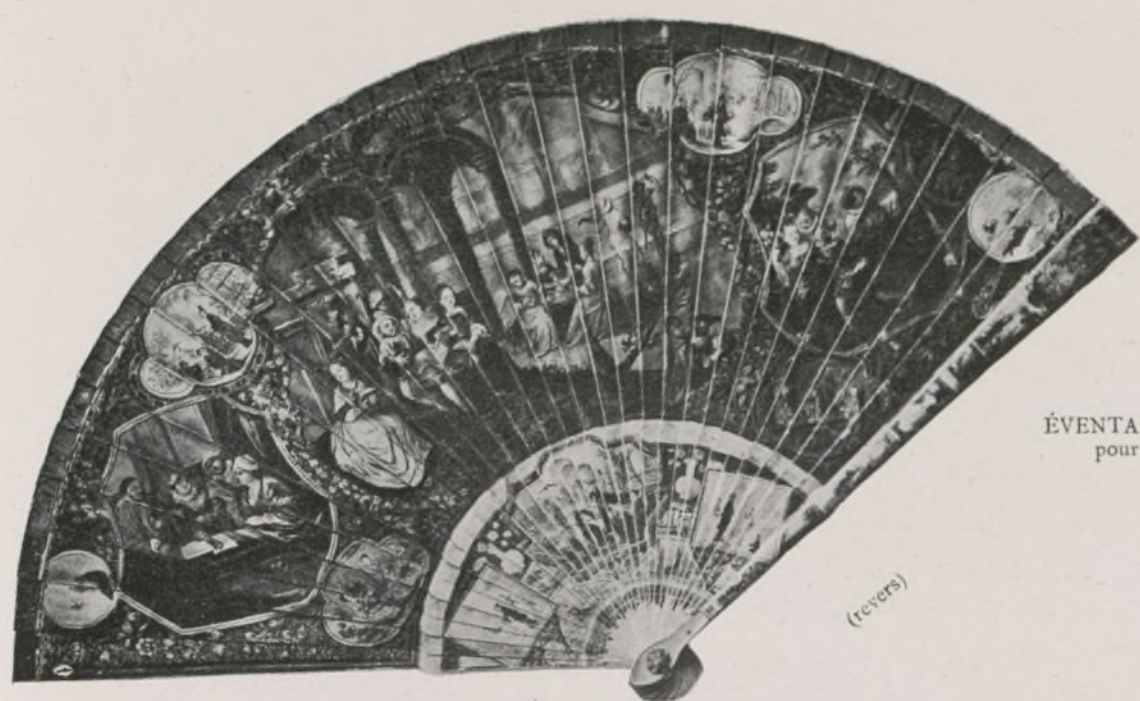


Le jour de Saint-Paul  
L'Hiver se rompt le col.

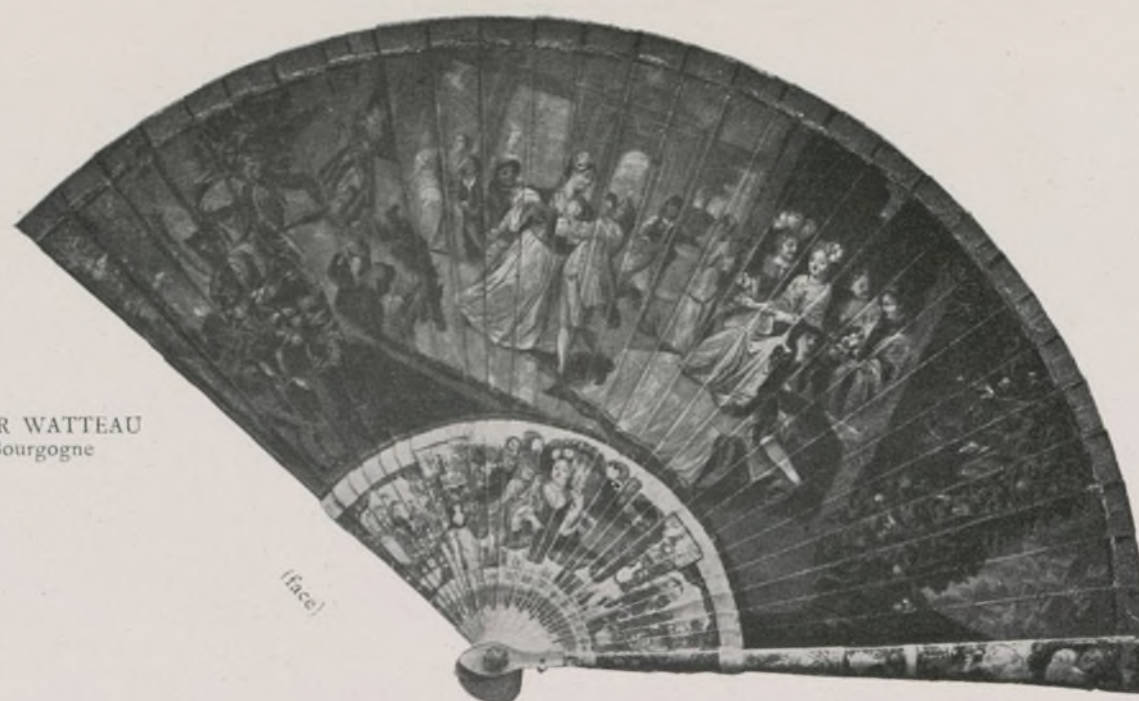
Dessins inédits de GEORGE DELAW

REPRODUCTION  
RIGOREUSEMENT  
INTERDITE





ÉVENTAILS PEINTS PAR WATTEAU  
pour la duchesse de Bourgogne



# L'ÉVENTAIL

## Au Temps de la Régence

(1715-1723)

Vous entendez dire souvent, à propos d'un éventail ancien : « Voilà un éventail du XVIII<sup>e</sup> siècle ». Avec la connaissance plus approfondie des caractères de nos styles, c'est là une indication trop imprécise et il convient de discerner à quelle étape du XVIII<sup>e</sup> siècle appartiennent les objets. Longtemps on se contenta de reconnaître un style Louis XV et un style Louis XVI, mais on parlait peu de la dernière évolution du style Louis XIV, et moins encore du style de la Régence. Michelet a dit : « La Régence fut un siècle en huit années, » et nulle formule n'est plus heureuse pour traduire l'importance de la Régence au point de vue de l'Art. Loin de moi la pensée d'enfermer le retentissement artistique de la Régence, dans les huit années qu'elle dura : on ne bride pas l'élan essentiellement libre du goût et de l'art, dans le cadre limité de la chronologie ; mais il est permis de marquer d'une date et d'un nom l'ensemble des caractères, ou mieux la synthèse essentielle des caractères par où se manifeste un grand mouvement, dans le goût de tout un peuple. Ce grand mouvement qui éclata à l'époque de la Régence devait s'affirmer dans l'éventail, comme dans tous les objets de luxe, d'un usage habituel, et tributaires de l'art décoratif.

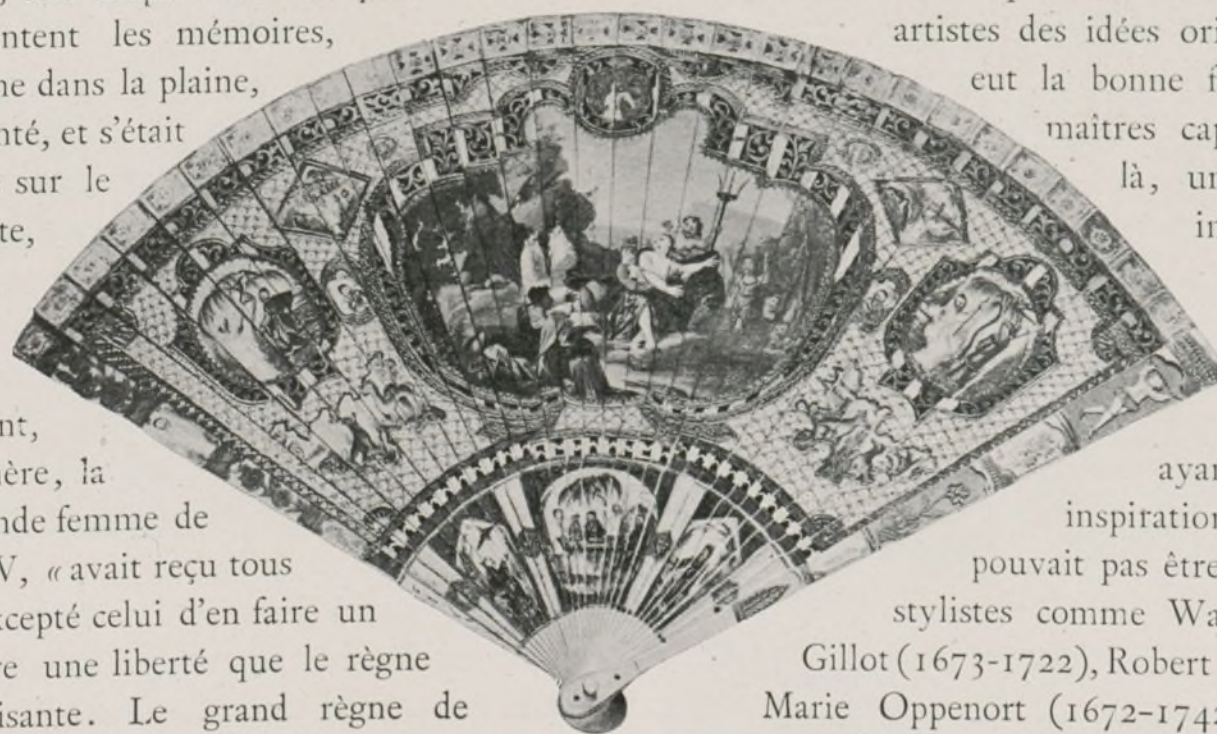
Que s'était-il donc passé ? Le 1<sup>er</sup> septembre 1715, Louis XIV était mort ; le 9 septembre, son corps avait été porté à Saint-Denis, et ce jour-là, racontent les mémoires, il y avait eu affluence énorme dans la plaine, et le peuple avait dansé, chanté, et s'était livré à une joie scandaleuse sur le passage du cortège. Par la suite, le duc d'Orléans s'était fait donner la Régence, pendant la minorité de Louis XV alors âgé de 5 ans, et le Régent, qui, selon le mot de sa mère, la rude princesse Palatine, seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV, « avait reçu tous les talents à sa naissance, excepté celui d'en faire un bon usage », laissa reprendre une liberté que le règne précédent rendait plus grisante. Le grand règne de

Louis XIV avait été trop attristé, pour que du vivant même du roi soleil, on n'eût pas reconnu toute la pesanteur du joug qu'une discipline austère imposait à la société ; on était las de cette solennité qui avait eu sa raison d'être, aux lueurs du plein midi, aux heures éclatantes de gloire, mais qui ne se défendait plus qu'avec aigreur, contre l'impatience montante d'un chacun, dans la mélancolie du crépuscule.

Du jour au lendemain fut aboli le rigorisme religieux dans lequel Louis XIV affaibli s'était enfoncé. Le Régent laissa l'abandon voisiner avec le relâchement ; il ne trouva pas déplaisant de répudier tout ce qui était solennel et empesé. Il s'appliqua à annihiler les traditions revêches de l'étiquette ; il voulut participer davantage à la vie de la nation qui elle, s'était profondément modifiée : la cause en était aux spéculations heureuses ou malheureuses qui avaient ici ruiné des nobles, là fait des bourgeois chanceux, des parvenus en passe de jouer les Mécènes.

C'en fut fait des palais somptueux : on préféra les petits hôtels à la ville ou aux champs, offrant des commodités inconnues jusqu'alors et recevant un décor plus élégant que luxueux, mais sans prétention, aspirant aux joies de la vie intime plus qu'aux retentissements des fêtes officielles.

C'était là une disposition excellente pour éveiller chez les artistes des idées originales et l'époque justement eut la bonne fortune de posséder quelques maîtres capables de personnalité. De là, une formule bien définie qui imprima son cachet à tout ce qui se créa sous la Régence et nous offre les éléments d'un style, non pas un style de transition, mais un style ayant sa technique propre et son inspiration parfaitement une. Il n'en pouvait pas être autrement avec des maîtres stylistes comme Watteau (1684-1721), Claude Gillot (1673-1722), Robert de Cotte (1656-1735), Gilles-Marie Oppenort (1672-1742) et Cressent (1689-1765).



Éventail brisé, peinture à la gouache non vernis.  
(Époque de la Régence.)

Les éventails que nous reproduisons ont été gravés  
d'après les clichés de M. DUVELLEROY



Feuille peinte à l'aquarelle sur vélin : monture en nacre découpée, sculptée et dorée. (Époque de la Régence.)



qu'il faut inscrire à la Régence car ses dessins de la vingt-cinquième année sont caractéristiques du style qui nous occupe.

On cite de Watteau certain éventail offert à la duchesse de Bourgogne à l'occasion de son mariage, une merveille dont je parlerai plus loin et où le magnifique génie du peintre affirmait sa vision originale, toute nouvelle pour l'époque ; et lorsqu'on se rappelle que le peintre des *fêtes galantes* mourut l'année même où naquit celle qui devait être la Pompadour, on se demande si le hasard n'a pas voulu marquer par une date, la différence qui devait exister entre le style de la Régence trop longtemps méconnu et le style Louis XV à qui sa gloire est suffisante sans qu'on le pare encore des lauriers dus à celui qui l'a précédé et lui a préparé un sillon délicieusement fécond.

Ces indications n'étaient pas inutiles pour bien comprendre l'évolution que subit l'éventail à cette époque.

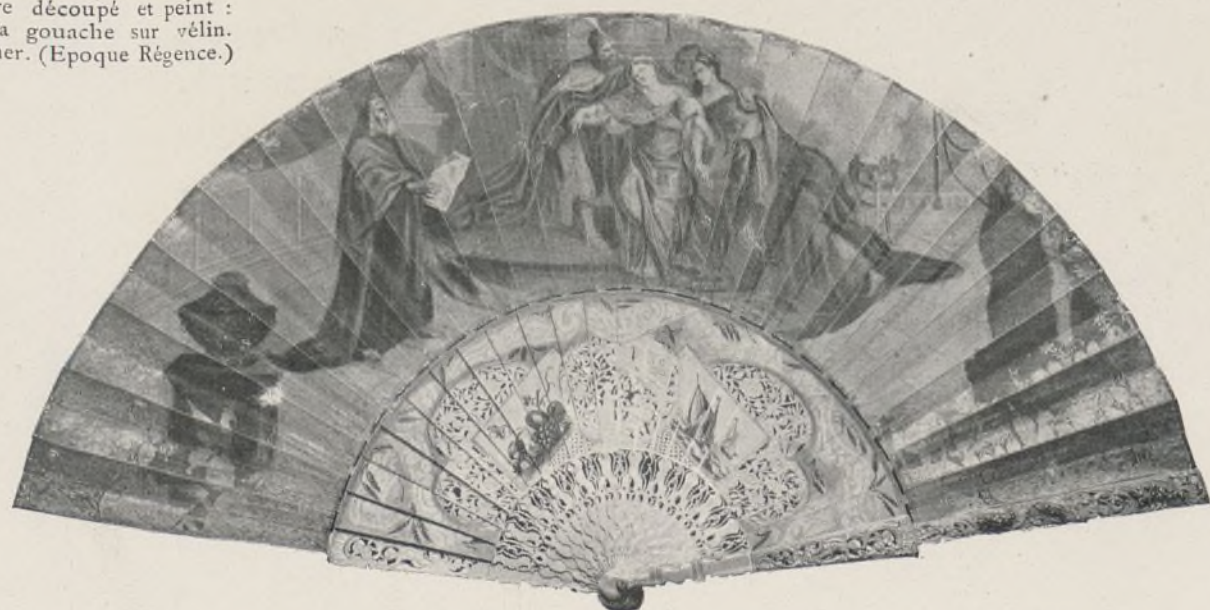
Plus que jamais l'éventail était le complément de toute mise élégante et l'agent de bon maintien, silencieusement bavard à sa façon, tellement qu'on faisait courir dans les ruelles des papiers imprimé, où étaient exposées les différentes façons de le manier, pour se communiquer une infinité de propos aimables. Si l'on en croit même les mémoires de cette mauvaise langue de Duclos, l'éventail servait parfois de rempart à la vertu, car il prétend que le mal d'yeux dont souffrait le Régent, venait d'un coup d'éventail qu'il avait reçu de la marquise d'Arpajon, un jour qu'il tentait auprès d'elle d'excessives libertés.

Monture en ivoire découpé avec médaillons peints : feuille peinte à la gouache sur vélin. Éventail espagnol de style Régence, mais postérieur à la Régence.



En France et surtout à Paris on fit l'éventail plus grand qu'à la fin du règne de Louis XIV et les peintures dont il était décoré, — la face par un artiste de premier plan, le revers par un artiste de second ordre — l'emportaient de beaucoup sur les peintures exécutées sur peau de senteur qui étaient importées

Monture ivoire découpé et peint : feuille à la gouache sur vélin. Scène d'Esther. (Époque Régence.)



de Rome et d'Espagne. Il y avait bien les éventails qui venaient de Chine et de l'Inde ; mais l'influence de ceux-ci ne fut que relative chez les éventailistes parisiens, à qui depuis un quart de siècle on avait accordé, par lettres patentes, leur institution corporative. Ils leur prirent bien quelque décors de magots amusants ; ils s'efforcèrent surtout, devant le luxe et le travail fouillé des montures des éventails d'Orient, d'augmenter et d'améliorer la richesse de leurs propres montures ; de là ces incrustations d'or, de paillons métalliques et aussi de pierreries dans la nacre, que nous admirons en certaines pièces rares de collection.

Mais, plus encore que les montures, ce qui nous retient dans les éventails de la Régence, c'est la feuille peinte sur une peau fine et souple.

A partir de Louis XIV les éventailistes usèrent de deux sortes de peaux.

Et, à ce propos un mot d'explication est nécessaire : l'une

Monture en émail clouté et incrusté d'or : peinture sur vélin. Travail italien de style Régence, mais postérieur à l'époque de la Régence.



très fine employée colée sur une légère feuille de papier ou double (deux peaux colées l'une sur l'autre).

Cette peau qui se fait encore aujourd'hui et qu'on emploie exclusivement est souvent appelée « peau de poule », elle est faite en réalité avec du chevreau.

L'autre dont le secret est perdu, ressemble à un parchemin très blanc, mais est plus souple que le parchemin ; elle est plus épaisse que l'autre peau et s'est toujours employée simple et sans être colée sur du papier. On la désigne ordinairement par le mot : vélin. Les éventailistes de l'époque ont gardé le secret de sa préparation.

Revenons au décor : soit que le sujet occupe toute la feuille, soit qu'il se compose de plusieurs motifs arrangés dans un décor, c'est toujours la même puissance d'art servant la même grâce, le même goût affiné, la même sûreté et le même tact dans la distribution de l'arrangement, le même souci d'une signification élégante, sans afféterie, la même largeur d'exécution qui laisse planer l'inspiration, sans qu'on prenne garde à une habileté qui ne serait que du métier.

Et remarquez que chaque éventail n'était pas nécessairement une pièce originale, au sens le plus étroit de ce mot. Il y avait à côté du maître, des artistes qui répétaient ses compositions : il n'est pas impossible même, que les éventailistes aient constitué des cahiers, où ils faisaient puiser ceux à qui ils demandaient des peintures. Et malgré cela, lorsqu'on se trouve en présence de plusieurs répétitions d'une même composition, il est fort difficile sinon impossible de reconnaître que là est la répétition, là la pièce initiale. Cette façon de produire des marchands éventailistes, explique pourquoi, même à une date avancée du règne de Louis XV, on trouve encore des éventails qui offrent tous les caractères de style de la Régence.

Je n'ai pas la prétention de décrire par le menu quelques sujets pris parmi les peintures très variées de ces éventails ; je préfère en dégager l'esprit général, qui permettra de les reconnaître. A l'époque de la Régence, il ne s'agit plus que rarement





(Collection de M. Duvelloy)

MONTURE EN NACRE DÉCOUPÉE, SCULPTÉE ET DORÉE  
Feuille peinte à la gouache sur velin, d'après « Un triomphe d'Antoine » de LEBRUN  
(Époque de la Régence)



(Appartient à M. Duvelloy)

LE REPOS DANS LE PARC  
Éventail brisé, peinture au vernis Martin sur ivoire, d'après une peinture de PATER  
(Époque de la Régence)







de figures austères, drapées de la toge romaine, et dont l'attitude parlait d'épopée et de hautes vertus. L'inspiration s'est émancipée et a substitué à des images héroïques des images de beauté. Ces images étaient des symbolisations qui parlaient à l'imagination d'une société profondément attachée à un réalisme humain ; elles représentaient la jeunesse, le temps, les saisons, les mois, l'aurore, la nuit, la rêverie, la tendresse, l'émotion, et elles apparaissent chastes, dans leur nudité, encore classique, se souvenant de la tradition recommandée par Le Brun.

A côté de ces figures, il en est d'autres qui procèdent d'un ordre différent de conception, mais nous sont d'une information précieuse sur l'esprit du temps ; la mythologie n'apparaît plus pour exprimer la force, le pouvoir, la domination ; elle ne tend plus à effrayer l'humanité, mais à l'aider, à la charmer, à l'aimer. Plus de Jupiter tonnant, plus de Junon furieuse, plus de Bellone ni de Mercure ; la déesse que l'on tolérerait de préférence serait Iris, parce qu'elle traîne derrière elle l'arc-en-ciel fait de rire ensoleillé et de larmes ; ce que l'on veut, ce sont les demi-dieux, les êtres dont la mythologie a peuplé la terre, pour être les correspondants directs de l'humanité et de la divinité ; Hercule, non parce qu'il a accompli les douze travaux prodigieux, mais parce qu'il a filé, soumis et faible et tendre, aux pieds d'Omphale ; les faunes à la barbiche de bouc, qui gambadent dans la forêt ; les satires aux pieds de chèvre, qui paressent parmi les pampres ; les tritons aux poumons puissants, qui rythment des clameurs de leurs trompes les rudes harmonies de l'Océan ; les dryades qui s'épanouissent comme des fleurs vivantes, dans le mystère des bois ; les nymphes qui mènent des rondes ingénues, parmi les bleuets et les coquelicots ; les naïades qui racontent au cristal des sources leurs innocents romans de vierges naïves, et, brochant sur le tout, des grappes d'amours joufflus, qui ont iuste ce qu'il leur fait d'ailes pour ne pas blesser leurs pieds roses aux ronces de la terre, et pour ne s'envoler pas, en un vol éperdu, vers l'infini d'où ils ne seraient plus en commerce avec les bons humains.

Monture en ivoire peinte au vernis Martin : feuille peinte sur peau double (peau de poule). Epoque de la Régence.



En dehors des personnages de la mythologies, les peintres s'inspirèrent souvent de cette autre mythologie, de cette fable où l'artifice de sentiment se dissimule sous une forme humaine : je veux parler des personnages de la comédie italienne, Arlequin, Colombine, Léandre, Spavento, Isabelle, Pulcinella, Cassandre, Marco-Pepe, Pantalon, il Doctore, Scaramouche, Tartaglia, Zacometo, etc.

Quand il s'agit d'animaux, la disposition psychique que je viens d'énoncer écarte la représentation des fauves et des monstres, et lorsqu'il naît un animal fabuleux sous le crayon de l'ornemaniste, il n'affecte pas d'expression terrible ni dévastatrice. La tournure de l'esprit public demande des figures de bêtes domestiquées et plus le siècle avancera, plus s'accroîtra cette tendance à l'intimité animale. Pour les fleurs et les fruits, les guirlandes légères, d'un emploi menu et offrant sur tout leur parcours une presque égalité, succédèrent aux



Eventail brisé en ivoire : peinture au vernis Martin. (Epoque de la Régence.)

guirlandes à fruits lourds et à fleurs largement épanouies du temps de Louis XIV. Enfin pour la représentation d'éléments décoratifs empruntés aux objets indirects on prendra dans un répertoire qui est commun au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui ne diffère que par l'expression même du dessin ; à peine peut-



Monture en nacre découpée, sculptée et dorée : peinture à la gouache sur vélin. (Epoque de la Régence.)

on noter plus ou moins de fréquence de tel ou tel effet, suivant l'esprit de la société contemporaine : pipeaux, binieux, tambours de basque, houlettes, qui évoquent les plaisirs champêtres, flèches et cœurs percés à l'adresse des âmes convaincues d'être sentimentales, torches enflammées, qui éclairent au foyer les joies de l'hymen, amphore où s'abrite le sang vermeil de la vigne, et coquilles qui n'ont nullement attendu l'ère du style rocaille pour se manifester.

A côté des éventails *plissés*, dont les feuilles étaient peintes, il y eut les éventails brisés qui n'avaient pas de feuilles peintes et où les *brins* sont remplacés par des *lames* d'ivoire ou d'os réunies par un ruban étroit et peintes au vernis Martin, tel le très bel éventail que nous reproduisons et qui fait partie de la collection de M. Duverroly.

Le vernis Martin ne fut pas inventé par Martin, — Martin l'ainé — ; dès que les laques de Chine avaient été importées de Chine et du Japon, des industriels s'étaient appliqués à chercher le secret de cette fabrication ; on lit en effet dans l'inventaire dressé après la mort de Molière qu'il possédait « deux porte-carreaux en bois verni façon de Chine », ce qui laisse entendre que sous Louis XIV, on était arrivé déjà à imiter les laques d'Extrême-Orient. Mais ce fut la gloire de Martin l'ainé d'avoir perfectionné le procédé et d'avoir créé de tels chefs-d'œuvre, que son nom resta attaché à ce vernis. Est-il utile de rappeler que Martin n'était pas éventailiste de profession ; il était vernisseur de carrosses, de chaises à porteur,



Monture en nacre découpée, sculptée et rehaussée de peinture : aquarelle sur peau de poule double. Travail italien. (Epoque de la Régence.)



Monture nacre découpée, sculptée et dorée : peinture à la gouache. *Les jeux dans le parc.* (Epoque de la Régence.)



Monture nacre découpée, sculptée et dorée : peinture à la gouache. *Musique dans le parc.* (Epoque de la Régence.)



de meubles et d'armoiries ; mais nul doute qu'il ait appliqué son art à une infinité d'autres objets et notamment aux éventails. Il serait peut-être excessif de le supposer peintre en même temps que vernisseur : il est plus probable qu'il faisait travailler tout un groupe de peintres et qu'ensuite, sur leurs peintures, il opérait en sa seule qualité de vernisseur-doreur, — ajoutons : de génie et nous serons en règle avec sa mémoire qui, si l'on en croit le *Mercur*, ne doit pas être ennemie d'une douce réclame.

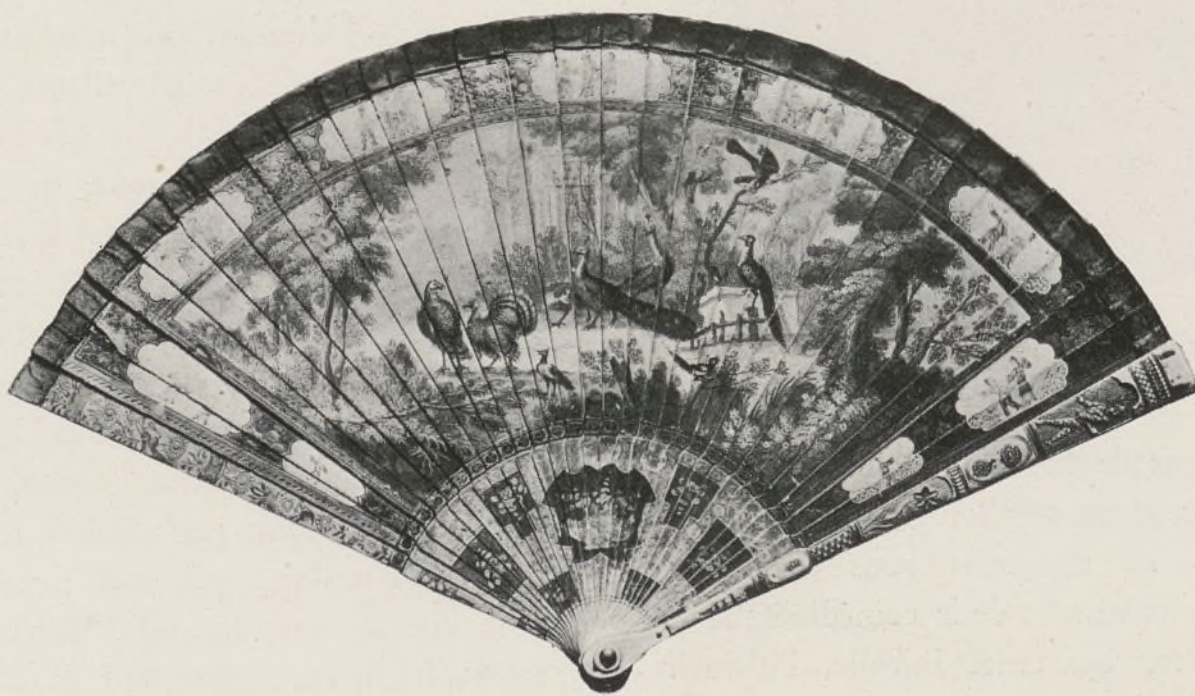
C'est ainsi que l'éventail peint par Watteau, dont je parle plus haut, fut verni par Martin l'ainé : les deux faces sont de la main du maître. Sur la face sont représentées les fêtes données à Versailles à l'occasion du mariage du petit-fils de Louis-XIV. Un médaillon très important occupe le milieu : on y voit le jeune fiancé assis aux pieds de la future duchesse de Bourgogne, sur une estrade couverte de velours bleu frangé d'or, tandis que le Roy danse le menuet avec M<sup>me</sup> de Maintenon, devant la cour assemblée, dans un décor de jardin à arcades. Ce médaillon est encadré de trophées symboliques à rehaus d'or et pour occuper les coins extrêmes, le peintre a imaginé

des scènes champêtres peintes en camaïeu. Dans le bas, un autre médaillon représente les personnages de la cour exécutant un quatuor entre des cartels à décor de magots chinois. Sur les montants on relève les portraits du duc et de la duchesse de Bourgogne.

A revers, la peinture comporte trois médaillons importants et six petits, dans le registre supérieur, et trois médaillons dans le registre inférieur. Avec une fantaisie délicate, le peintre a mêlé aux personnages de la cour les mezzetins et les figures de la comédie italienne, et les parties peintes avec éclat, chantent sur les coins de second plan exécutés en camaïeu. Cette pièce, l'une des plus belles que l'on connaisse a fait partie longtemps de la célèbre collection d'éventails de M. Robert Walker, puis de la collection de Mme de Lancey.

Mais à quoi bon décrire des pièces dont les mots sont impuissants à dire le charme, la légèreté, l'esprit, la couleur et la richesse. Les reproductions que nous insérons dans ces pages suffisent à donner une idée parfaite de ce que fut l'art des éventailistes au temps de la Régence.

L. ROGER-MILÈS



Eventail brisé : peinture au vernis Martin. Les paons. (Epoque de la Régence.)



# La Fée des Beaux-Atours

CONTE INÉDIT DE PIERRE SOULAINÉ

Au temps où les bergères en costume Watteau régentaient de leurs houlettes enrubannées des moutons aussi soignés que des caniches de bonne maison, la plus élégante et la plus mignonne de toutes les bergères, Claudine, avait pour amoureux un joli garçon bien naïf qui s'appelait Firmin.

Je sais par une gravure de l'époque que, simple valet de ferme, Firmin dépensait chez le fripier beaucoup plus qu'il ne

convenait. Ne portait-il pas des chausses de soie, une casaque de satin et des souliers à boucle ? Etonnez-vous, après cela, qu'il en fût réduit à n'offrir d'autres cadeaux à sa bergère que les noisettes du bois voisin, des sifflets de sureau ou des nids de chardonnerets.

Certes, Claudine aimait bien gentiment Firmin, mais elle avait vu à l'église les dames du château toutes brillantes de pierres précieuses, et les noisettes lui semblaient creuses, les sifflets, puérils.

Un jour, assise au bord du ruisseau qui fredonne le long du pré dont les agneaux paissaient l'herbe fraîche, la bergère se faisait des mines, en face du miroir d'eau claire.

Elle penchait la tête, l'inclinait de trois quarts, la redressait, la levait, la baissait, faisant tour à tour exprimer à son regard bleu tendre, la gaieté, la mélancolie ou l'amour. Elle s'admirait de toutes les manières, se demandant si parmi les beautés de la cour il était une figure assez jolie pour rivaliser avec celle-là.

Le seigneur du pays, accompagné de son régisseur, se promenait dans la campagne.

C'était, selon les usages établis, un gentilhomme rondelet, d'allure gaillarde, et à la mine encore rubiconde, bien qu'il commençât de prendre de l'âge, étant né sous le feu Roi.

Avec l'expérience qui est la force des vieilles troupes, il conclut, voyant de loin Claudine se mirer dans l'eau, qu'elle devait être jeune et charmante.

L'urgente nécessité lui apparut aussitôt de la présence de son régisseur dans quelque lointaine métairie. Il lui signifia ses ordres, et dès que l'obéissant serviteur eût tourné le dos, le seigneur s'avança vers le ruisseau, appuyé noblement sur sa haute canne à pomme d'or et glissant avec nonchalance ses talons rouges sur l'épais gazon.

Si absorbée que fût Claudine par son manège de coquetterie, elle trouvait de temps à autre le loisir d'un furtif coup d'œil en arrière, si bien que son gracieux visage manifestait la plus savante surprise et la confusion la mieux préparée quand aux premiers mots du gentilhomme, elle se fût levée d'un bond et retourné prestement.

— Holà, ma belle ! lui disait-on, y a-t-il bergère plus perverse ? Est-ce garder les moutons de ton maître que d'admirer dans le ruisseau l'image de ta frimousse ?

— Pardon, monseigneur, balbutia Claudine, cependant qu'une délicieuse honte empourprait son visage.

Et s'enfonçant dans les paniers de sa jupe en bergère bien élevée qui sait faire la révérence, elle répéta encore :

— Pardon, monseigneur.

Comme s'il eût posé pour un sujet d'éventail, d'un geste qui sentait son homme de qualité, le vieux seigneur prit le menton de la friponne.

— Allons, dit-il, je veux te pardonner en faveur de ta jeunesse. Mais, que vois-je ! Ces jolies oreilles ne portent pas la moindre pendeloque ! Vertuchou ! J'ai quelque part dans un tiroir deux petites perles qui seront d'un effet heureux de chaque côté de ce minois-là.



IMAGES DE JEAN LEFORT





Ce sujet de causerie ne déplaisait pas à Claudine. Elle répondit bien timidement. Le gentilhomme répliqua. Puis ils se promenèrent dans la prairie, parmi les agneaux bondissants.

\* \* \*

Une semaine après, Firmin, qui de trois jours n'avait pas vu sa chère Claudine, s'en vint vers l'angelus du soir la chercher au champ.

Souvent il lui faisait cette surprise. La bergère en était ravie. Bien vite, on rassemblait le troupeau et l'on reprenait le chemin du village en faisant un grand détour. Le chien de Claudine suffisait à la surveillance des moutons. Il leur avait appris les jours de pluie à traverser les routes boueuses sur la pointe de leurs pattes, afin qu'aucune éclaboussure ne souillât leur blanche toison. C'était, on le voit, une bête d'intelligence. Il s'appelait Dick, déjà ! car c'est vers cette époque que l'anglomanie commença de sévir en France.

Donc, Firmin, palpitant d'amour, arriva tout courant à la prairie familière, où Claudine était tranquillement assise sur un tertre de gazon.

— O ma bergère, s'écria-t-il, pouvais-je supporter plus longtemps la peine que me causait ton absence ? Trois jours se sont passés sans que la vue de ta beauté ait charmé mes yeux. Ah ! parle ! parle-moi ! que le son de ta voix retentisse dans mon cœur.

Mais, rêveuse, Claudine se taisait. Elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle ; et quand il eut obéi, comme il était pâle d'angoisse à la contempler silencieuse et de pensée lointaine, elle dit, enfin :

— O mon berger, pardonne-moi si depuis quelque temps toutes mes aspirations ne sont pas allées uniquement vers toi. Laisse-moi t'avouer le péché dont je fus coupable. Je suis devenue

envieuse. J'ai follement désiré le bien des autres. Dimanche, à la messe et aux vêpres, j'ai vu les dames du château. Elles étincelaient tant elles portaient de bijoux : colliers, bagues, bracelets, boucles d'oreilles. Et ce souvenir me poursuit affreusement. N'aurai-je jamais de bijoux ? Ne pourrai-je à mon tour me parer ? Ne m'aimerais-tu pas plus encore, mon Firmin, si des diamants luisaient dans mes cheveux, si des perles s'irisaient à mes oreilles ? Que j'ai souffert et que je souffre encore !

Pourtant la fée des Beaux-Atours, dont grand'mère à la veillée m'a souvent raconté les prodiges, ne devrait-elle pas me secourir ? Elle aime, paraît-il, les bergères un peu jolies, les filles appétissantes, et se plaît par des moyens mystérieux à protéger leur coquetterie, aidant leur pauvreté de discrets bienfaits. Dis-moi, Firmin, ne suis-je pas jolie ? Ne me trouves-tu pas appétissante ?

\* \* \*

Le pauvre Firmin était torturé. A mesure que parlait Claudine, il sentait plus vivement sa misère. Il voyait le triste regard de la bergère. A la savoir ainsi malheureuse, il devenait fou de douleur.

— O ma Claudine, dit-il en l'étreignant, que n'ai-je les richesses du collecteur des tailles. Hélas ! je n'ai rien, rien que mon amour.

Et cette affreuse pensée le poignait d'une telle force qu'il ferma les yeux, les sentant s'emplir de larmes ; mais il ne put les retenir tous et deux larmes, deux grosses larmes, glissant le long de ses joues, tombèrent sur la main de Claudine qui poussa un grand cri.

Firmin ne s'y trompa pas une minute. C'était un cri de plaisir, un cri de bonheur. Il releva ses paupières humides, et vit sa bergère transfigurée par la joie.

— O mon berger, dit-elle, regarde. La fée des Beaux-Atours vient d'accomplir un nouveau prodige. Tu n'as que ton amour, dis-tu ? C'est assez pour me rendre heureuse, car la fée, la bonne fée change en bijoux tes larmes.

Et elle montrait dans le creux de sa main, sur laquelle avait coulé les pleurs du berger, deux perles d'un Orient très pur que bien vite elle attacha à ses mignonnes oreilles au moyen d'une petite cheville d'or.

Firmin tout ébahi, fut bien forcé de constater le miracle. D'ailleurs, Claudine semblait si joyeuse que ses idées s'arrêtèrent là.

\* \* \*

Ainsi un paisible bonheur régnait en ce petit coin du monde. Le seigneur, tout ragaillardi par l'exquise jeunesse de Claudine, la bergère, secrètement comblée de cadeaux du riche baron, Firmin, rendu allègre par la gaité de sa maîtresse : ces trois personnes vivaient heureuses dans un paysage riant.

Pourquoi faut-il que le spectacle des joies d'autrui perce certaines âmes malveillantes des dards venimeux de la haine ?

Firmin, s'il était le seul berger à qui Claudine eût accordé quelque attention, avait de nombreux camarades épris comme lui de la plus élégante fille qu'il y eût à vingt lieues à la ronde.

La plupart, en constatant l'évidente préférence que Claudine marquait à Firmin, s'étaient résignés à conter fleurette aux autres bergères. Quelques-uns, d'un orgueil plus rebelle, n'avaient pas renoncé à Claudine sans maugréer contre Firmin.

Un seul eut le cœur assez vil pour que les dédains de la belle y muassent la tendresse en rage et les désirs en fiel. Il conçut pour son rival heureux des sentiments féroces et guettait l'occasion propice à les manifester.

Celui-là s'appelait Lucas. Il était laid de visage comme tous





les méchants; sa saleté était repoussante et, non par pauvreté mais par avarice, ne portait jamais que des habits rapiécés, des sabots troués et une vilaine perruque sans poudre.

En menant ses chevaux à l'abreuvoir, Firmin le rencontrant ne put s'empêcher de laisser déborder en confidences la joie dont son cœur était plein.

Il lui narra l'éclosion des perles au fond de la petite main mouillée de larmes et Lucas, tout de suite, ricana affreusement.

Comment ce noir esprit, hanté de sinistres rancunes, aurait-il pu croire à la bonté des fées radieuses qui habitent l'azur du ciel?

Dès lors, soupçonneux, il surveilla Claudine. De loin, dans la prairie, il vit souvent le seigneur s'approcher d'elle; il les suivait de l'œil tous deux, laissant les blancs moutons à la garde de l'excellent Dick pour s'enfoncer dans le bois voisin.

Hardiment, il les épia de plus près, sut en quelle clairière ils s'arrêtaient, sur quel tronc d'arbre renversé ils accoutumaient de s'asseoir et, un jour qu'il était sûr de pouvoir les y surprendre, il courut vers le champ éloigné où Firmin devait travailler.

— Holà! holà! cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, holà! holà! ami Firmin.

Celui-ci leva la tête et s'apercevant, à la grande hâte de Lucas, qu'il devait lui apporter d'importantes nouvelles, il accourut à sa rencontre.

— Bon camarade, lui dit le traître hors d'haleine, ta bergère m'envoie vers toi. La fée des Beaux-Atours lui est apparue dans une clairière du petit bois et elle te prie de venir à l'instant pour te faire faire sa connaissance.

Et Firmin, sans défiance, partit avec Lucas.

\*  
\* \*

Cependant, le seigneur tenant très galamment la jolie Claudine à la taille, s'était assis à côté d'elle sur leur tronc d'arbre favori. Mais il commit une imprudence. Il avait apporté ce jour-là, pour en faire présent à la bergère, une admirable pierre précieuse montée en bague sur un cercle d'or. Il ne put s'empêcher, sachant le plaisir qu'éprouverait Claudine à recevoir un si joli cadeau, de le lui faire sans délai, dès le premier moment de leur entretien.

La belle, sauta de joie et son ravissement était si vit que le seigneur ne put jamais la faire se rasseoir. Il jura, ordonna,

se fâcha. Légère, Claudine glissait entre ses mains maladroites; puis, sous le prétexte, — bien fallacieux, vous l'avouerez, — de montrer le bijou à Dick, elle s'enfuit vers son troupeau, poursuivie à grand peine par son obèse adorateur.

L'instant d'après, Lucas et Firmin, tout essoufflés, débouchaient dans la clairière.

On peut songer quelle fut la surprise de Lucas en trouvant la place vide.

La stupéfaction le rendit furieux et c'est sur Firmin, bien entendu, qu'il voulut passer sa colère.

— Pauvre niais, lui cria-t-il, ici, tout-à-l'heure, ta bergère était assise sur les genoux du seigneur du village et tous deux se moquaient de toi.

— Infâme menteur! dit seulement Firmin.

Et comme il était brave, il fondit sur le traître pour le châtier à coups de poing.





Lucas, traîtreusement, prit dans sa ceinture un poignard et au moment où Firmin allait l'atteindre il le frappa de toutes ses forces en proférant un blasphème. Le berger tomba à la renverse en poussant un grand cri et le traître, effrayé de ce qu'il avait fait, s'enfuit éperdument.

\*  
\* \*

Si loin que fût Claudine, elle entendit le cri de son amant. Dick qui, comme nous l'avons dit, était d'une intelligence bien au-dessus de sa condition, dressa les oreilles, flaira le vent, geignit et fila dans la direction du bois.

Claudine courut derrière le chien sans se soucier des branches qui arrachaient ses cheveux et des ronces qui déchiraient sa robe. Elle arriva bien vite à la clairière où déjà Dick, en léchant vigoureusement la figure de Firmin lui avait fait reprendre connaissance.

— O mon berger, s'écria-t-elle, agenouillé près de Firmin, que t'est-il arrivé ? Mais que vois-je, tu es blessé !

Et bondissant jusqu'à la source voisine, elle déchira son écharpe pour l'imbiber d'eau fraîche, puis revint vers Firmin dont elle lava doucement la plaie.

Heureusement la blessure n'était pas grave.

Portant sur l'os de l'épaule, le poignard avait dévié. Mais un peu de sang filtrait à travers le linge jusqu'à la blanche main de Claudine.

— O ma bergère, geignit Firmin, c'est au cœur que je suis blessé. Lucas, avant de me frapper, m'avait affirmé qu'il t'avait vue là, tout-à-l'heure, dans les bras du seigneur du village.

Claudine eut beau jeu de s'écrier.

— Le misérable ! Comme il a menti ! Et tu l'as cru ? Tu étais venu ici pour me surprendre ?

— Dame, dit le dolent Firmin, il prétendait, pour m'attirer sur ses pas, qu'il venait me chercher de ta part pour me montrer la fée des Beaux-Atours qui venait de t'apparaître.

— Cela, risposta Claudine, était la vérité. La fée des Beaux-Atours continue à me protéger. Vois plutôt ! Une goutte de ton sang vient de tomber sur ma main. Regarde ce que j'y trouve !

Et la subtile bergère exhiba le petit cadeau du seigneur qui justement était un rubis.

PIERRE SOULAINÉ





l'ignorait, qu'elle l'adore et qu'ils seront heureux tous deux désormais. Lui, d'abord, n'ose y croire, puis s'abandonne, rit, pleure, embrasse, et fou de joie ne comprend pas... C'est l'heure la plus belle de sa vie. Ouvre bien grands les yeux, Poliche, écoute bien, souviens-toi bien ; l'harmonie suprême d'un pareil instant ne se rencontre pas deux fois...

À la campagne, quelques semaines après, dans la maison de leur félicité. Que d'ennui sous ce calme apparent, que d'amertume sous cette feinte douceur ! Didier n'a pas été long à s'apercevoir de sa méprise et que l'effusion d'ailleurs sincère de Rosine n'était rien que la conséquence immédiate et momentanée d'une rebuffade un peu rude du hussard. Didier laisse aller les choses. Que pourrait-il faire ? Il se prépare obscurément à l'inévitable en marche vers eux. Un jour Rosine reçoit par l'entremise de son amie Théréssette un message amoureux de Saint-Vast repentant. Didier devine le motif de la visite, congédie Théréssette et sentant son bonheur menacé, tente un dernier effort pour le sauver. La scène s'engage très tendue, devient promptement violente, éclate : lui, jaloux, décidé à défendre âprement sa pâture, rendu farouche par le gout de la joie ; elle, exaspérée de rencontrer une résistance, rageuse comme une bête traquée, presque vaincue, certaine du moins de faire payer cher sa victoire au victorieux... Non, les choses ne se passeront pas ainsi. Didier a tout saisi dans l'éclair des yeux aimés... « Sommes-nous bêtes, ma pauvre petite... » Meurtri, caressant, épuisé, il s'agenouille auprès de Rosine comme au chevet d'un convalescent ; lui parle avec des mots légers comme la charpie qu'on met sur les plaies ; la berce en pleurant comme il ne la bercera plus jamais, puisqu'il vaut mieux qu'ils se séparent, puisqu'ils ne sont plus capables de paisible bonheur, qu'ils ont assez d'affection réciproque pour vouloir s'épargner, plus tard, les paroles de haine, puisqu'enfin quand la souffrance en haillons vient d'un pas sûr vers nous, il vaut mieux l'accueillir comme un ange exilé, être bon, être doux et lui sourire à travers nos larmes... Cette scène, la plus neuve, la plus émouvante de l'œuvre, est admirable.

Ainsi donc, ils s'en iront chacun de leur côté, hochets agités, à demi brisés par les mains du destin. Tristesse des désirs qui ne s'accordent point avec les vœux ! Tristesse d'être moins fort que son propre désir !

Le dernier acte nous montre cet adieu. La buvette d'une petite gare, au crépuscule. La porte ouverte sur un vaste horizon d'automne bleu de soir, désolé, fris sonnante... Les trois coups de cloche, le grelottement continu du timbre électrique; quelques voyageurs habillés de couleurs indistinctes; un couple oppressé qui attend, un déchirement d'acier sur les rails, une femme qui s'en va, des voix, des portières qui claquent, un sifflet qui perce, la vapeur qui s'échappe et le train qui s'ébranle... Un homme, un homme vouté, abruti de douleur, qui se heurte aux passants, leur ramasse très humblement leur canne et répond aux injures : « Pardon... » C'est tout. Tableau poignant, où les mots n'ont que peu d'importance. On eut dit voir réalisées en silence certaines des pages les plus nostalgiques du *Beau Voyage*, avec leur langueur, leur morbidesse insurmontables, leur tragique et secret désespoir. Il y a plus. N'évoque-t-il pas, le dernier geste, toute une suite de gestes semblables, toute la vie future de ce malheureux ? Il fera ce que vous voudrez, ceci ou cela, et ceci ou cela lui est bien égal désormais. C'est une loque, un pantin cassé. Ne le secouez pas trop. Laissez-le s'absorber dans ses souvenirs poudreux, se pendre à son idée fixe.. C'est tout ce qu'il souhaite. Il courbe la tête, il n'a plus de hâte, il n'attend plus rien. Il a vécu.

Telle est, à peu près, cette comédie dramatique dont la mélancolie naît surtout de deux profonds principes qu'elle contient, à savoir que la plupart du

temps en amour, il est nécessaire, inévitable de mentir pour conquérir ce que l'on prend pour le bonheur, quand il n'est pas, hélas, de bonheur pur, définitif, éternel, que ne fonde pas la vérité.

La pièce est assez bien jouée. Mlle Sorel — Rosine, — belle comédienne, est fort adroite. M. de Féraudy — Poliche — est, comme toujours, un parfait comédien. Mlle Lecomte — Thérèse — n'a que quelques répliques et les dit avec beaucoup d'esprit; Mlle Cerny — Pauline Laub — est fort séduisante, et M. Grand fort cavalier. Mme Lynnès, MM. Mayer, Ravet, Siblot, etc., n'ont rien à faire et le font très convenablement.

不  
來 來

A l'Odéon, le succès de *Jules César* a été éclatant. Les spacieux décors de M. Jusseaume, la vivante mise en scène de M. Antoine y ont sans nul doute beaucoup contribué. L'interprétation, la pièce y furent aussi pour quelque chose.

De la pièce je n'ai rien à dire qui n'ait été déjà répété et que presque tout le monde ne sache ou ne pense. Je n'ai pas à retracer le détail de la conjuration contre le grand César ; les hésitations, les scrupules, les angoisses du noble Brutus guidé par le seul amour de l'idéale justice, et d'autre part la rancune, la haine personnelles de l'envieux et superbe Cassius ; le meurtre de César ; la ruse et l'audace de Marc-Antoine, la défaite des conjurés, le double suicide de Cassius toujours ardent et de Brutus toujours stoïque. Et je n'ai pas non plus à signaler des scènes depuis longtemps classiques, des scènes sublimes (telle, au 4<sup>e</sup> acte, celle de Brutus et de Cassius), qui sont présentes, qui doivent être présentes à toutes les mémoires.

La traduction de M. Louis de Grammont, en vers libres, entendez en prose très librement rythmée et toute pleine de vers blancs, produit des effets très heureux et m'a paru, autant que l'on en peut juger sur une rapide audition, d'une richesse et d'une fermeté très remarquables.

Pour l'interprétation elle est, dans l'ensemble, fort bonne.

M. de Max, dans le rôle de Marc-Antoine, avec sa merveilleuse intelligence et son génie lyrique, est apparu cette fois encore comme le plus grand des tragédiens de ce temps.

M. Desjardins a réalisé avec une simplicité saisissante l'admirable figure de Brutus.

M. Philippe Garnier, brutal et dur comme il convient dans le personnage de Cassius, a eu des moments excellents.

M. Duquesne fut un César suffisant.  
Mme Dux, — Portia, et Mlle Barjac, — Calpurnia, ont été très agréables.

\*  
\* \*

*Education de Prince*, de M. Maurice Donnay, au Vaudeville, *Mademoiselle Josette, ma femme*, de MM. Paul Gavault et Robert Charvay, au Gymnase, poursuivent leur triomphante carrière.

Au Chatelet, la nouvelle féerie *Pif ! Paf ! Pouf !* fait salle comble. 38 tableaux éblouissants, vertigineux, étourdissants !

Mais (j'ai peut-être l'esprit chagrin, n'ayant plus ou pas encore l'âge de me divertir tout-à-fait) ces décors mériteraient-ils pas d'encadrer mieux que des niaiseries? Comment, cette magnificence à cause de ce conte insipide? Tant de splendeur pour tant de pauvreté? Et faut-il que la radieuse chimère devienne l'esclave du vaudeville? — O beau songe d'un soir d'hiver, on demande un petit Shakspeare!

CHARLES DUMAS

## *Les Beaux-Arts*

GALERIE GEORGES PETIT : EXPOSITION D'ŒUVRES DE M. NICO JUNGMAN.

Parmi toutes les expositions en ce moment ouvertes aux quatre coins de Paris, il en est une qui semble particulièrement attachante, celle du peintre anglais Nico Jungmann. Je ne dirai pas que M. Jungmann est inconnu à Paris, mais on peut affirmer qu'il y a nombre de gens qui l'ignorent et cependant nul artiste plus que lui ne mérite la notoriété. Avec une volonté que plusieurs années n'ont pas lassée, il s'est attaché à interpréter la Hollande, non pas la Hollande telle que certains artistes, en veine de répétition, nous la montrent, et sous un aspect uniforme, ou sans sortir de certaines localités copiées à l'excès, mais la Hollande avec ses paysages, ses canaux, ses types, ses traditions, ses fêtes, ses mœurs.

Son effort n'est pas celui d'un touriste qui passe, regarde et s'en va, ne passant que là où l'on est accoutumé de passer, ne regardant que ce qu'il est habituel de regarder, et s'en allant en n'emportant qu'une vision escomptée à l'avance de ce qu'il allait voir, vision fugitive, qui n'est pas suffisamment réfléchie. Son effort est celui d'un homme qui a voulu comprendre et qui a compris, d'un coloriste qui s'est ému à la couleur du spectacle qui vivait devant ses yeux, et qui a su transposer cette couleur avec une sincérité parfaite, avec un éclat vigoureux, avec un art qui sait être franc et naïf à la fois. On devine que M. Nico Jungmann a une tendresse convaincue, et une admiration profonde pour la Hollande, et il prodigue son talent à nous faire partager cette tendresse et cette admiration. A côté des vues de villes, des vieilles maisons qui se refléchissent dans l'eau des canaux, des champs où sous la brume diaphane il suit le passage d'un troupeau de moutons, des pentes cultivées où s'étalent les longs rectangles des plans de tulipes, il nous présente les gens, les vieux et les jeunes, les fronts ridés et les joues rose et pleines, dans l'atmosphère libre, ou dans l'intimité du foyer, et il nous fait assister aux cortèges, où l'âme collective s'ébat et se manifeste.

Son œuvre étudiée, vécue, toute palpitante de sève est de ceux qu'il faut suivre. Il y montre une compréhension particulièrement aiguë de tout ce qui a frappé son regard, et il s'acquitte de sa tâche en un euchromatisme délicat et varié, plein d'effets brillants et heureux par où se révèle le charme de son talent personnel, très moderne, et très séduisant.

L. R.-M.

## Les Livres

LA VICTIME, PAR FERNAND VANDEREM ♦♦♦♦ LES METEQUES, PAR BINET-VALLMER ♦♦♦♦ L'ALERTE, PAR PIERRE BAUDIN, ETC. ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

C'est un jeu fort amusant de suivre depuis quelque vingt-cinq ans l'évolution de la « littérature du divorce », — car le divorce a sa littérature, et il est peu de coutumes, de lois ou de réformes qui aient excité autant la verve des écrivains, sociologues, romanciers, dramaturges. Salué, avant même sa naissance, par ce chef-d'œuvre d'esprit et de grâce que Victorien Sardou appela *Divorçons !*, il débuta dans les fous rires des *Surprises du Divorce*. Mais la gaieté fut de courte durée : les romanciers et les auteurs dramatiques s'avisèrent bien vite que c'était là un sujet fort triste dont il convenait de tirer des larmes et des drames ; le sort de l'enfant, surtout, les émut profondément, et depuis *Rose et Ninette*, d'Al-



phonse Daudet, jusqu'au *Partage de l'Enfant*, de Léon Daudet, nous avons versé des torrents de larmes sur ces victimes innocentes des désunions conjugales.

Mais on ne saurait pleurer toujours, et voici qu'un écrivain audacieux prétend de nouveau nous faire rire du divorce. Et comme M. Fernand Vandérem — c'est de lui qu'il s'agit — n'est pas audacieux à demi, c'est la *Victime* elle-même, c'est l'enfant du couple désuni, qui doit nous plonger dans une douce gaieté.

Et je vous prie de croire qu'il y réussit, car cette victime n'en est pas une, bien au contraire : à partir de l'instant où son papa et sa maman ont décidé de divorcer, le jeune Gégé, personnage de onze ans et demi, devient le garçon le plus heureux du monde ; partagée — semaine par semaine — entre son père et sa mère, son existence se transforme merveilleusement ; les gâteries, les cadeaux, les gentillesse pleuvent sur lui — car il s'agit pour le mari et pour la femme séparés de garder ou de conquérir la plus grande part de l'affection du petit.

En vérité, je vous le dis, ce bambin favorisé des dieux, est le plus heureux des trois et rien ne gâterait son bonheur si son père et sa mère n'avaient la fâcheuse idée de renoncer au divorce et de se réconcilier. Alors le pauvre Gégé cesse d'être la victime, ce qui n'est vraiment pas drôle pour lui...

M. Fernand Vandérem a développé ce paradoxe en un livre — la *Victime* — infiniment spirituel où fourmillent les observations narquoises et subtiles d'un observateur pour qui l'âme des Parisiennes, non plus que celle des Petits Parisiens, n'a pas de secrets, et qui dit toutes choses avec un tantinet de cynisme, mais avec aussi une grâce exquise.

\* \*

Comme nous ne sommes pas très forts en grec M. Binet-Valmer qui a eu l'audace de donner ce titre, les *Métèques*, à un roman, a été heureusement inspiré en nous expliquant bien vite dans une épigraphe que « les Athéniens nommaient ainsi les étrangers domiciliés dans leur ville ».

Le livre de M. Binet-Valmer, auteur déjà d'une œuvre très distinguée et très forte : le *Gamin tendre*, met donc en scène « des étrangers installés en France », étrangers d'un genre spécial que l'écrivain aurait pu qualifier de « rastas » si ce mot, sans doute, ne lui avait paru un peu usé.

Rastas, ou métèques, il sont bien troublants, ces gens aux noms exotiques, qui se débattent frénétiquement dans l'intrigue et dans le crime pour acquérir, défendre ou sauver les richesses ou les puissances convoitées. Je me garderai bien d'essayer de vous raconter toutes les aventures qui se déroulent dans la famille Avrinis, chez Yousef Ghali, chez le prince Mihai Cantemir, chez le baron Welstein von Clayssen, chez leurs femmes et chez leurs maîtresses, entraînés dans un tourbillon de cupidité, de passion et d'ambition. Les événements s'y succèdent et s'y précipitent avec une rapidité, une fougue, dont vous aurez une idée en apprenant que le roman, commencé le 14 avril d'une certaine année, se termine le 16 du même mois de la même année. Tous ces drames, toutes ces tragédies, toutes ces comédies, se sont joués entre deux séances du Parlement français ; car, vous le pensez bien, il y a quelques-uns de nos hommes politiques dans l'affaire...

Plein d'âpreté, de verve et de vie, drame d'argent, de passion et de politique, drame vécu ajoute-t-on — et l'on s'empresse de mettre des noms sous les silhouettes des ministres, des députés et des banquiers orientaux — le roman de M. Binet-Valmer est tout à fait intéressant et remarquable, il va faire du bruit dans Landerneau et les publicistes xénophobes — quand on commence à parler grec... — vont le commenter avec joie, ce en quoi ils auront tout à fait tort, car s'il y a dans Paris des étrangers malfaisants et encombrants, il s'en trouve en nombre bien plus con-

sidérable, dont la présence, le travail et l'effort servent brillamment leur pays d'adoption.

\* \*

Sous la menace angoissante de complications extérieures, la littérature, l'an dernier, avait revêtu son armure et ne nous parlait que tactique, canon, effectifs, stratégie...

Aujourd'hui, changement de décor, le calme et la sécurité sont revenus, on se renvoie gracieusement à travers les frontières les discours les plus pacifiques et les plus bénins, et la littérature, suivant le goût du jour et l'actualité, a laissé là les guerrières trompettes pour emboucher les pipeaux et les flûtes.

Personne ne se souvient, ou personne ne veut se souvenir en France des événements du printemps 1905. Il semble que le désir d'oublier soit d'autant plus vif que l'alarme a été plus chaude, et l'on ne songe plus aux préparatifs extraordinaires auxquels nous fûmes obligés l'an dernier sur notre frontière, qu'avec une sorte de mystère et de crainte, en mettant le doigt sur la bouche.

M. Pierre Baudin estime qu'on a tort ! Il croit que l'on peut, que l'on doit garder ce souvenir ; il le perpétue et le précise en un volume qu'il intitule : *L'Alerte*.

L'éloquent préambule de ce livre, que le *Figaro* a publié naguère en tête de ses colonnes, en définit clairement l'objet. Après avoir établi au grand jour et sans vain mystère, l'emploi de la somme considérable qui fut dépensée au cours de cette « alerte », M. Pierre Baudin, sans récriminer sur le passé, sans faire le procès de personne, se préoccupant seulement de l'avenir, examine comment on pourra éviter désormais de se trouver pris au dépourvu en face d'un incident international et fait un exposé magistral de l'organisation morale et matérielle de notre armée. Il le fait avec cette clarté lumineuse, cette force de compréhension et de démonstration, dont il a le secret, avec aussi, l'éloquence et l'émotion généreuse d'un patriotisme ardent et conscient.

\* \*

Parmi les livres dont la maison Hachette a salué la fin de l'année 1906, il en est deux qui attirent tout spécialement l'attention. C'est d'abord, le beau livre dédié aux ferments de l'art, *Le Maître du Paysage* où M. Emile Michel passe en revue en une vaste étude les maîtres italiens, des primitifs au Corrège, à Giorgione, au Titien ; les flamands, de Van Eyck à Albert Cuyp et à Téniers ; les allemands, avec Dürer ; les français, de Jean Fouquet à Claude Lorrain ; les hollandais, les espagnols et les maîtres anglais, les Turner et les Constable représentés par leurs œuvres maîtresses reproduites en de parfaites gravures dont la collection constitue un incomparable musée de paysage.

L'autre est le *Rip van Winkle* de Washington Irving, illustré de cinquante planches de couleur par Arthur Rackham.

L'histoire de *Rip van Winkle* est un de ces joyaux qui ne comptent pas seulement dans le trésor littéraire d'une nation, mais dont la popularité est universelle : tout le monde connaît ce joli conte du dormeur merveilleux dont le sommeil dure vingt ans, et qui se réveille, plein de surprise, au milieu d'un monde transformé et qu'il ne reconnaît plus.

Il était naturel que cette fantaisie tentât quelque jour le crayon d'un artiste.

Mais l'étonnante traduction que nous en donne par l'image M. Arthur Rackham est elle-même un chef-d'œuvre qui égale, s'il ne le surpasse, celui de Washington Irving. Jamais verve plus originale ne s'est unie à plus d'aisance, jamais plus d'humour et plus de force à plus de gaieté dans ces compositions dont le dessin le plus sûr est rehaussé du plus délicat des coloris.

\* \*

L'année 1906 du *Journal des Voyages* vient de paraître, reliée en un magnifique volume avec

tranches dorées et fers spéciaux. Ce superbe ouvrage, qui contient 896 pages de lecture et compte plus de 1,000 illustrations en noir et en couleurs, ne renferme pas moins de 18 grands récits d'aventures dus aux auteurs les plus aimés du public. Tout éloge est d'ailleurs superflu quand on sait qu'on trouvera réunis dans le même volume le *Fils du Gamin de Paris*, par Louis Boussenard, et *Jalma la Double*, par Paul d'Ivoi, deux maîtres du roman d'aventures. Citons encore, parmi tant d'autres récits captivants, les *Mangeurs de sable*, par Henry Leturque ; la *Trabison du Maure*, par Salgari ; le *Terrible Coffret*, par Conan Doyle ; l'*Appel de la Forêt*, par Jack London ; la *Tour des Andes*, par H.-M. de Mathuisieulx ; la *Cité des Tortues*, par René Thévenin, etc., etc.

Le côté des voyages et des explorations, objet d'un soin tout particulier, est représenté par de nombreux articles et récits en tête desquels il convient de mentionner *La Chasse aux Pirates*, par Henri Niellé, et *Chez les Indiens de la Cordillère*, par Erland Nordenskjöld.

Tous ces récits, illustrés par de saisissantes compositions des meilleurs dessinateurs ou par de magnifiques photographies rapportées par les explorateurs eux-mêmes, donnent un attrait tout spécial à ce merveilleux volume d'étoffes et découvrent à nos yeux enchantés le globe entier jusqu'en ses moindres recoins. Toutes les familles, certaines de ne pouvoir faire un meilleur choix, voudront offrir à leurs enfants et amis ce magnifique ouvrage appelé le *Journal des Voyages*.

LE LISEUR

## MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Chez Noël et Chalyon : *Sonnets choisis, œuvres posthumes* par BENOÎT BEY. Une gerbe de beaux vers réunis par des mains pieuses : un petit livre qui vous émeut, parce qu'on devine à côté d'une âme de poète une âme d'honnête homme qui se raconte avec sincérité.

Chez Fasquelle : CLOVIS HUGUES continue dans un beau livre sa chanson de Jehanne Darc. Ce livre qui nous conduit du sacre au bûcher est intitulé : *le Sanglot de Jehanne*. C'est un admirable poème d'un souffle qui ne se dément pas et qui vous remue de sa chaude envolée. — *Dernies, l'empoisonneur, une cause célèbre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par M. GEORGES CLARETIE.

Chez F. R. de Rudeval : *L'Effort ottoman*, par M. LOUIS ROUSSEAU.

Aux éditions de Psyché : *La Chanson d'Eliacin*, par PAUL DROUOT. Joli recueil de début qui annonce un poète très attaché à la forme moderne.

Chez Ollendorff : *Irène et les Eunuques*, par PAUL ADAM. — *La Victime*, par FERNAND VANDÉREM. — *Petite Mienne*, par JEAN RAMEAU.

Chez Tallandier : *Conquête et culture de la beauté chez la femme*, par la Comtesse LUTÉCIA (Mme G. RÉGNAL). Voilà un excellent livre que toutes les femmes voudront consulter. On sent quel talent Mme Regnal apporte dans sa façon de traiter les délicates questions féminines. Son dernier livre est particulièrement intéressant et utile.

Chez Fontemoing : *Le Roman de la Comédienne*, par PAUL FLAT.

A la Librairie antisémite : *Les Dessous de la Séparation*, par le Comte de CALLEVILLE.

Chez Stock : *La Servitude*, roman par FERDINAND RIVET.

Chez Louis Michaud : *Vie de « Borgeois »*, texte et dessins par JOSSOT.

A la librairie Molière : *Vies encloses*, roman par GEORGES DENOINVILLE.

Aux *Annales politiques et littéraires* : *Cendres de rêves*, par ALICE CLERC. — *Autour du Féminisme*, par THÉODORE JORAN.